

# GÉNÉRATION AUTONOME

*Eros*



# Génération Autonome

*Par Eros*

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](http://Fusianima.com)

# Table des matières

Chapitre 1 : L'Apprêt de la Chair	4
Chapitre 2 : Le Pigment du Silence	10
Chapitre 3 : L'Ombre de la Muse	16
Chapitre 4 : L'Alchimie des Solvants	22
Chapitre 5 : La Pose de l'Inerte	28
Chapitre 6 : Bleu de Prusse Écarlate	33
Chapitre 7 : Le Pinceau Volé	39
Chapitre 8 : L'Or de l'Infamie	45
Chapitre 9 : Le Craquelé de la Conscience	51
Chapitre 10 : L'Enchère des Corps	59
Chapitre 11 : La Nuit des Résines	66
Chapitre 12 : L'Écorchure Libératrice	72
Chapitre 13 : Le Vernissage de Sang	78
Chapitre 14 : L'Insurrection de la Matière	85
Chapitre 15 : Cicatrices de Lumière	91

# Chapitre 1

## L'Apprêt de la Chair

Le schiste froid du Manoir de Valdorme dévore la chaleur de mes pieds nus dès le premier pas. C'est un vol thermique systématique, une extraction de vie opérée par la pierre sombre qui tapisse le vestibule. L'obscurité ici possède une texture de velours poussiéreux, mais c'est l'odeur qui me saisit en premier, m'agrippe les sinus avec une autorité de vieux dogme. Une exhalaison de cire d'abeille saturée, un parfum de miel rance et de sédimentation millénaire, enrobe les boiseries d'ébène. Cette senteur est si dense qu'elle semble pouvoir être découpée au scalpel. Elle s'insinue sous ma langue, un goût de temps figé, de matière organique domestiquée par la main de l'homme pour empêcher le bois de respirer, de se dilater, de mourir.

Je marche vers l'atelier. Chaque mouvement de mes articulations produit un frottement sec, un bruit de parchemin que je suis seule à percevoir dans ce silence minéral. L'air change à mesure que je progresse vers la verrière. La lourdeur sucrée de la cire s'efface devant une acidité brutale, une morsure chimique qui m'irrite les muqueuses. C'est la térébenthine de Venise. Elle flotte en nappes invisibles, une odeur de résine de pin distillée, purifiée jusqu'à la violence, qui annonce le règne de la transformation.

Elias Thorne est là, silhouette découpée par la clarté crue qui tombe du plafond de verre. Il ne se tourne pas. Il est penché sur une table de travail en chêne massif, dont les rainures sont incrustées de pigments secs, des résidus d'outremer et d'ocre qui ressemblent à des cicatrices colorées. L'odeur qui émane de lui est un mélange de savon à la bile de bœuf et d'oxyde de fer. C'est une signature olfactive neutre, dénuée de toute humanité pulsionnelle, l'émanation d'un homme qui s'est dissous dans ses outils.

« Déshabille-toi, Isadora. »

Sa voix a la sécheresse d'un vernis qui craquelle. Ce n'est pas un ordre érotique, c'est une consigne d'atelier, la même qu'il donnerait pour déballer une statue de marbre ou une toile de maître arrivant d'une vente aux enchères. Je m'exécute. Le tissu de ma robe de lin glisse sur ma peau avec un bruit de froissement de papier. La perte de cette épaisseur textile m'expose immédiatement à l'air de l'atelier, chargé de vapeurs de gomme-laque. L'odeur est ici plus complexe, un relent d'alcool dénaturé et de sécrétion d'insecte, une substance qui promet la brillance au prix de l'étouffement de la matière sous-jacente.

Mes pieds trouvent le contact d'un tapis de cuir tanné, une peau de bête saturée d'huiles de conservation qui dégage un parfum musqué, terreux, presque animal. C'est le seul îlot de relative chaleur dans cette mer de pierre. Elias se rapproche. Il ne regarde pas mon visage. Son attention est rivée sur l'épaule gauche, là où la lumière des lampes UV, qu'il vient d'enclencher d'un geste sec, révèle les moindres irrégularités de mon épiderme.

L'ozone. C'est l'odeur de la lumière artificielle, une senteur métallique, électrique, qui pique le nez et signale la décomposition de l'oxygène. Sous ces rayons bleutés, ma peau n'est plus une enveloppe vivante ; elle devient une surface technique, un support. Je vois les pores de mon bras se dilater, une réaction biologique autonome que je ne peux réprimer. Le flux lymphatique semble ralentir sous ce regard chirurgical. Elias approche une main. Il ne me touche pas encore. Il hume l'air près de ma clavicule.

« Tu as mangé des épices ce matin », note-t-il sans émotion. « Ton sébum est altéré. L'acidité va compromettre l'adhérence du premier apprêt. »

Je ne réponds pas. Ma voix resterait coincée dans ma gorge, une masse de tissus fibreux contractés par l'humiliation technique. Je suis une toile mal préparée, un

support défectueux qui l'irrite. Il se détourne vers un flacon en verre ambré. Lorsqu'il retire le bouchon de liège, une nouvelle effluve sature l'espace immédiat : l'éther de pétrole. C'est une odeur de vide, un solvant capable de dissoudre les graisses les plus tenaces, une promesse de pureté par le décapage.

Il imbibe un tampon de coton hydrophile. Le liquide est d'une froideur cryogénique lorsqu'il entre en contact avec le creux de mes reins. La sensation thermique est si violente qu'elle se transmute en une brûlure olfactive ; je sens l'évaporation du solvant monter vers mon visage, une vapeur qui me donne le vertige, une ivresse chimique qui brouille les contours de la pièce. Il frotte. Il nettoie. Il efface les traces de mon existence matinale, les résidus de sueur, les huiles naturelles de mon corps, pour ne laisser qu'une surface inerte, prête à recevoir sa vision.

L'odeur de ma propre peau change sous l'action du tampon. Ce n'est plus l'odeur de la vie, mais celle de la stérilité. Un parfum de craie de tailleur et de poussière de plomb commence à flotter autour de nous alors qu'il manipule des godets de pigments secs. Je sens l'odeur terreuse du bitume de Judée, cette résine fossile qui sert à créer des ombres profondes, des noirs qui ne sont pas des absences de lumière mais des épaisseurs de nuit.

« Ne bouge plus. Ton pouls carotidien est trop rapide. Les vibrations perturbent la pose du trait. »

Il a raison. Je sens le sang cogner contre la paroi de mes artères, une pulsation désordonnée qui trahit ma peur. C'est une réaction organique que je méprise autant que lui. Pour me calmer, je me concentre sur les odeurs environnantes, je les décompose pour ne plus les subir. Il y a le parfum métallique du cobalt, le relent de soufre du rouge de cadmium, et cette note de fond, permanente, de moisissure alpine qui s'infiltré par les jointures de la verrière, rappelant que dehors, l'humidité ronge les murs du manoir.

Elias prend un fusain. C'est une branche de saule calcinée, du carbone pur. L'odeur du bois brûlé est discrète mais tenace. Il s'approche à nouveau. Je sens son souffle contre ma hanche, une tiédeur qui sent le thé noir et le papier ancien. La pointe de fusain touche ma peau.

Le contact est d'une précision atroce. Ce n'est pas une caresse, c'est une délimitation. Le carbone s'écrase sur l'épiderme, laissant une traînée noire qui absorbe la lumière des lampes UV. Elias trace une courbe, longeant la crête iliaque, descendant vers le haut de la cuisse. Le crissement de la branche calcinée sur ma peau produit un son sec, un murmure de destruction qui résonne dans mes os.

L'odeur du fusain se mélange maintenant à celle de l'ozone et des solvants. Je suis un mélange instable de chimie et de biologie. Le premier trait de fusain sur ma hanche ressemble à une incision sans sang. C'est la première frontière, le premier acte d'appropriation. Elias recule d'un pas, inspectant son œuvre. Je ne suis plus Isadora. Je suis un espace de travail. Une zone de restauration. Une promesse de perfection extraite du chaos de la chair.

L'air de l'atelier devient de plus en plus raréfié. Les vapeurs de térébenthine semblent avoir expulsé tout l'oxygène. Ma vision se trouble sur les bords, mais mon odorat reste d'une acuité cruelle. Je perçois l'odeur de la gomme arabique que Thorne commence à préparer dans un mortier en agate, un parfum de sève séchée, une douceur collante qui annonce la phase suivante : la fixation.

Chaque geste d'Elias est une ponctuation dans ce poème de matière et d'effacement. Il broie le pigment avec un pilon en verre, et le bruit de la poudre qui s'écrase est un grincement de dents. L'odeur du lapis-lazuli broyé s'élève, une senteur minérale, froide, de pierre écrasée, une odeur qui vient de l'autre côté du monde et du temps pour venir s'incruster dans les pores de ma peau décapée.

Le silence dans l'atelier est total, si l'on exclut le bourdonnement des lampes. Mais ce

silence lui-même a une odeur. C'est l'odeur de la poussière qui danse dans les rayons ultraviolets, des particules de peau morte, de fibres de toile et de résidus de vernis qui flottent, attendant de se déposer sur la couche picturale fraîche. Je retiens mon souffle pour ne pas contaminer l'air, pour ne pas devenir un obstacle à la pureté de son geste.

Elias s'approche avec un pinceau en poils de martre. La brosse est d'une souplesse surnaturelle. Il la trempe dans un mélange de siccatif et d'huile de lin. L'odeur de l'huile de lin est grasse, enveloppante, une senteur de graines broyées qui promet la souplesse mais finit toujours par jaunir avec les siècles. Il applique le liquide sur le trait de fusain pour le fixer. La sensation est celle d'une larme glacée qui coule le long de ma hanche.

L'odeur du siccatif au cobalt, légèrement métallique et sucrée, monte à mon cerveau comme une drogue. Je ferme les yeux. Je n'existe plus que par cette trace noire et ce liquide qui la fige. Je sens l'évaporation lente des composants volatils, le retrait de la matière qui s'accroche à mes tissus. Je deviens une œuvre. Je deviens un objet de conservation. Elias Thorne ne dit rien, mais son souffle court, cette petite accélération de son rythme respiratoire, est la seule preuve de sa satisfaction. Pour lui, la beauté n'est pas un sentiment, c'est une victoire technique sur la décomposition. Et en ce moment, sur ma peau préparée, sous l'odeur souveraine des solvants et des résines, il est en train de gagner.

Le schiste, toujours aussi froid, semble maintenant faire partie de moi, comme si mes jambes étaient devenues des colonnes de pierre ancrées dans les fondations du manoir. L'odeur de la cire d'abeille du vestibule me paraît désormais lointaine, presque exotique, comparée à la violence chirurgicale des parfums de l'atelier. Ici, dans ce repli humide des Alpes, la chair est niée, triturée, enduite, pour que seule subsiste l'image.

Elias pose son pinceau sur le rebord de la table. Le cliquetis du manche en bois contre le chêne marque la fin de la séance. Il ne me propose pas de me rhabiller. Il observe la

ligne noire sur ma hanche, cette cicatrice de carbone qui ne s'effacera pas de sitôt. L'odeur de l'ozone s'atténue alors qu'il éteint les lampes UV, laissant place à la lumière grise et déclinante de la fin d'après-midi.

« Demain, nous passerons à l'imprégnation », dit-il d'une voix atone.

Je reste immobile, nue sur mon tapis de cuir, entourée par les fantômes olfactifs de la térébenthine et du bitume. Je sens le froid du manoir revenir à l'assaut, mais il ne peut plus m'atteindre de la même manière. Sous le trait de fusain, ma peau est devenue autre chose. Elle est imprégnée. Elle est scellée. L'apprêt est terminé.

# Chapitre 2

## Le Pigment du Silence

L'air de l'atelier vibre d'un bourdonnement de transformateurs électriques, une note de fond, sourde et continue, qui semble émaner des murs eux-mêmes plutôt que des appareils. C'est un si bémol artificiel, une fréquence qui sature l'espace et s'installe dans la base de mon crâne, oblitérant le silence naturel de la montagne au-delà des vitrages. Elias ne parle pas. Le seul son qu'il autorise est celui de la transformation. Sur la plaque de verre dépoli, la molette en cristal de roche décrit des cercles lents, écrasant les agrégats de terre d'ombre naturelle et d'ocre jaune. Le bruit est celui d'un broyage millimétré : un crissement granuleux, d'abord sec et haché, qui s'adoucit à mesure que l'huile de noix lie les particules minérales. C'est un frottement de dents de pierre contre la paroi de verre, un rythme métronomique qui cadence ma respiration. Je suis assise sur le socle de bois, les muscles de mes cuisses tendus par l'immobilité, et j'écoute le pigment devenir pâte.

L'ocre jaune a une sonorité plus mate que le noir de carbone de la veille. Elle ne claque pas ; elle glisse. Elias ramasse la matière avec une spatule d'acier souple. Le tintement du métal contre le verre est clair, presque musical, un contrepoint tranchant au bourdonnement des générateurs. Il s'approche. Je perçois le froissement de son tablier de toile épaisse, un bruit de voile qui bat contre un mât. Le cuir de ses bottes émet un craquement discret lorsqu'il déplace son poids d'un pied sur l'autre. Chaque son est un diagnostic. Je sais, au glissement du pinceau de martre dans la coupelle, qu'il a jugé la viscosité parfaite. Il n'y a aucune hésitation dans sa gestuelle, seulement une suite de cliquetis et de frôlements qui dessinent le périmètre de mon corps.

Le premier contact du pinceau sur ma clavicule produit un sifflement imperceptible,

le passage de milliers de poils fins sur le grain de mon épiderme. C'est une caresse acoustique avant d'être une sensation tactile. Il travaille les zones d'ombre, là où la lumière de la verrière ne parvient pas à sculpter le relief. Il cherche à saturer les creux de mes articulations avec cette terre ferreuse, à transformer ma peau en une surface capable d'absorber la radiation. Le pinceau remonte vers la ligne de ma mâchoire. Le bruit de la soie sur ma peau est celui d'un souffle court. Je ferme les paupières, mais l'obscurité ne fait qu'amplifier la cartographie sonore de la pièce. J'entends le goutte-à-goutte lointain d'une condensation qui s'écrase sur un bac en zinc à l'autre bout de l'atelier. Un impact toutes les quatre secondes. Ploc. Ploc. Le rythme de l'entropie contre laquelle il lutte.

« Reste stable, Isadora. Ta respiration déplace la ligne de lumière. »

Sa voix est un frottement de papier de verre. Elle n'est pas portée par l'air, elle semble sortir d'une gorge dont les cordes vocales seraient elles-mêmes recouvertes d'une fine couche de vernis sec. Elle ne contient aucune émotion, seulement une exigence technique. Je bloque mon diaphragme. Le bourdonnement des transformateurs devient plus envahissant, une onde de choc qui fait osciller le liquide dans mes oreilles internes. Je suis une nature morte en devenir, une superposition de pigments terreux dont le but est d'annuler la transparence vulgaire de la chair vivante. L'ocre jaune s'insinue dans les pores, comblant les irrégularités de la peau, lissant les aspérités par une sédimentation forcée.

Lorsqu'il s'éloigne pour changer d'outil, je perçois un bruit inhabituel, étranger à la symphonie mécanique de l'atelier. C'est un grattement lointain, provenant de l'aile ouest, celle dont les portes en chêne massif restent scellées par des verrous de fer forgé. Un son de tissu que l'on traîne sur un sol de pierre, entrecoupé par une percussion irrégulière, comme si quelqu'un frappait doucement, non pas à une porte, mais contre la paroi d'un coffre. Ce n'est pas le vent qui s'engouffre dans les cheminées de Valdorme. C'est une présence qui possède son propre rythme, une cadence de boitement ou de glissement. Elias ne bronche pas. Le cliquetis des

spatules continue.

« Qu'est-ce que c'était ? » Le son de ma propre voix me surprend. Elle est mince, désaccordée, comme une corde de violon trop tendue prête à rompre.

Elias ne lève pas les yeux de sa palette. « Le bâtiment travaille, Isadora. La pierre calcaire absorbe l'humidité des cimes et la rejette la nuit. C'est une respiration minérale. Rien d'autre. »

Mais la respiration minérale a la résonance d'un soupir humain étouffé par des couches de feutre. Je me lève, profitant d'un instant où il nettoie une brosse. Le mouvement de mes membres provoque un crissement de la couche pigmentaire qui commence à sécher, une micro-fissuration de la terre d'ombre sur mes flancs. Je marche vers le corridor qui mène à l'aile ouest, mes pieds nus ne produisant aucun son sur le schiste épais. Le silence ici est différent ; il est dense, pressurisé. Au bout de la galerie, sous une arcade de briques sombres, je vois une silhouette. Elle est fugitive, un simple décalage dans la pénombre, le passage d'une forme plus sombre que l'ombre. Il y a un froissement de soie lourde, le bruit caractéristique d'une robe de cérémonie que l'on aurait abandonnée à la poussière. Et puis, un choc sourd, le son du bois contre le bois. Sélène. Je sais que c'est elle, l'ancienne image, la muse dont les tissus ne sont plus que des cicatrices d'apprêt. Elle n'est plus qu'un écho résiduel dans la structure du manoir.

« Reviens ici. »

Le ton d'Elias a changé. Ce n'est plus de la froideur, c'est une autorité gravitationnelle. Je fais demi-tour, mon cœur battant la chamade contre mes côtes avec un bruit de tambour assourdi. Dans l'atelier, il a actionné le panneau de commande. Un déclic métallique sec, suivi d'un claquement de relais électriques. Le bourdonnement des transformateurs monte d'une octave, passant d'un murmure à un sifflement strident qui fait vibrer les vitres de la verrière.

Il me dirige vers le centre de l'espace, là où les lampes infrarouges sont disposées en arc de cercle. Ce ne sont pas les néons bleutés de la veille. Ce sont des projecteurs massifs, dont les filaments de tungstène commencent à luire d'un rouge sombre, presque noir. Je sens la chaleur avant de voir la lumière. Ce n'est pas une chaleur enveloppante ; c'est une onde de choc thermique qui frappe la surface de ma peau pour en extraire l'humidité.

« L'ocre doit cuire, explique-t-il, se plaçant derrière le panneau de contrôle. Elle doit fusionner avec l'épiderme pour créer une base d'accroche pour les prochains glacis. Ne bouge pas. La rétraction du pigment peut être... inconfortable. »

Le silence est désormais remplacé par le crépitement des filaments qui chauffent. Un son de bois sec qui brûle dans un foyer fermé. La température monte brutalement. Ma peau, saturée d'oxydes de fer et d'huile, commence à réagir. Je sens le pigment se contracter, se resserrer autour de mes muscles comme un étau invisible. C'est une douleur sourde, une tension acoustique que j'entends à l'intérieur de mes articulations. Mes pores se dilatent, mais la couche de terre d'ombre les obstrue, créant une pression interne qui fait bourdonner mes tempes.

Je bascule dans une transe thermique. Les sons de l'atelier s'éloignent, remplacés par le sifflement de mon propre sang qui circule trop vite dans mes carotides. Je n'entends plus Elias, je ne vois plus les cadres vides contre les murs. Je suis un objet soumis à un processus industriel de cuisson. L'extase esthétique qu'il promet est un hurlement silencieux des nerfs. La sensation de brûlure chimique n'est plus une agression, c'est une information : le pigment prend possession du support. Je perçois le craquement infime des molécules de l'huile de noix qui polymérisent sous l'effet du rayonnement. C'est un chant de structure, une symphonie de liaisons atomiques qui se nouent dans la douleur.

Ma voix intérieure tente de maintenir le registre clinique. \*Augmentation du flux

lymphatique. Réaction de défense des tissus conjonctifs. Calcination de la couche superficielle.\* Mais les mots s'effritent sous l'assaut de la chaleur. Le bourdonnement électrique devient un rugissement, une cascade de fréquences pures qui lave mon esprit de toute pensée autonome. Je ne suis plus Isadora. Je suis la Terre d'Ombre Naturelle n°402. Je suis une préparation.

Soudain, le silence tombe. Elias a coupé les générateurs.

La disparition du son est plus violente que son apparition. C'est un vide acoustique qui me fait vaciller. Mes oreilles sifflent, un sifflement haut perché, le reste de la tension électrique qui s'évacue. La chaleur reste, stagnante, mais la vibration a cessé. Je reste debout, les bras légèrement écartés, sentant la croûte de pigment refroidir sur mon torse. Elle est devenue une carapace, une armure minérale qui m'isole du monde extérieur.

Elias s'approche avec une loupe d'horloger. Il n'utilise plus ses mains, mais un petit soufflet en cuir pour chasser les rares poussières tombées du plafond. Le bruit du souffle d'air sur mon épaule est sec, précis.

« La polymérisation est parfaite, murmure-t-il. Tu as la stabilité du marbre de Carrare et la profondeur d'une toile de la Renaissance. »

Il ne s'adresse pas à moi, mais à la réussite de son protocole. Je suis le réceptacle d'une technique absolue. Il se détourne pour ranger ses instruments. Le cliquetis des métaux dans les boîtes en bois marque la fin de la séance. Je me dirige vers le miroir de l'entrée, un grand trumeau dont le tain est piqué de taches noires, comme une maladie de l'argent.

Je m'arrête. La lumière du crépuscule qui filtre par la verrière est d'un gris violacé, une couleur de cendre. Je regarde mon reflet. Sous l'éclairage rasant, la couche d'ocre jaune a transformé mon cou en une colonne de terre cuite, aux ombres dures et aux

reliefs accentués. La peau n'est plus translucide. Les veines bleues ont disparu sous la sédimentation minérale. Je lève la main pour toucher la base de ma gorge, mais mes doigts rencontrent une surface qui n'a plus la souplesse de la vie. C'est un grain serré, une texture de cuir tanné et de pierre poncée.

Dans le miroir de l'entrée, sous le regard lointain et satisfait d'Elias qui nettoie méticuleusement une spatule, je ne reconnais déjà plus la courbure de mon propre cou. Elle appartient à l'œuvre. Elle appartient au Manoir de Valdorme. Ma voix, quand j'essaie de murmurer mon propre nom, ne produit qu'un sifflement sec, un craquement de vernis ancien qui se brise sous une pression trop forte. Le pigment du silence a tout recouvert.

# Chapitre 3

## L'Ombre de la Muse

Une main couverte d'une mosaïque de cicatrices blanches saisit mon poignet, et le choc thermique est immédiat : une morsure de givre qui remonte le long de mon radius, pompant la chaleur résiduelle de ma propre peau. Ce n'est pas la pression des doigts qui m'immobilise, mais cette absence totale de radiation calorifique. La main de Sélène est un bloc de pergélisol égaré dans l'air vicié de la bibliothèque. Sous la voûte d'arêtes où s'accumule une pénombre de la couleur du bitume de Judée, le froid ne tombe pas du plafond, il émane des rayonnages, une exhalaison de papier moisi et de colle de poisson qui semble dérober chaque calorie à mes poumons. Mon souffle dessine des volutes grisâtres, de petites particules d'humidité qui se cristallisent instantanément dans l'espace séparant nos visages.

Elle me tire vers une alcôve où les rayonnements de la lune, filtrant à travers des vitraux encrassés de suie, dessinent des lames de lumière azurite sur le sol en grès. Ici, la température chute encore d'un degré, atteignant ce point critique où la chair commence à se rétracter sur l'os pour protéger les organes vitaux. Je sens mes pores se refermer violemment, un réflexe de survie cutanée, une défense épithéliale contre l'invasion du dehors. Sélène ne parle pas tout de suite ; elle se contente d'ancrer son froid dans mon sang. Sa poigne est un étau de calcaire.

Elle relève la manche de sa tunique en lin grisaille, révélant son avant-bras gauche. Ce que je vois n'est plus de l'anatomie humaine, c'est une étude de matériaux composites. Une large bande de derme, du carpe jusqu'au pli du coude, a été remplacée par une greffe de parchemin animal, une membrane diaphane et rigide, fixée par des sutures de soie noire qui ressemblent à des pattes d'araignée figées dans l'ambre. La texture est d'une sécheresse minérale, un désert biologique où aucune

glande sudoripare ne semble avoir survécu. Sous la lueur spectrale, la greffe luit d'un éclat vitreux, une surface qui ne réfléchit pas la lumière mais semble l'emprisonner dans ses strates de kératine morte.

« Touche », ordonne-t-elle. Sa voix est un froissement de feuilles sèches dans un conduit de cheminée.

J'hésite. Mon index s'approche de la zone de transition, là où la peau vivante, encore irriguée de sang tiède, rencontre la nécropole de tissu. Le contact est une épiphanie de douleur physique : une sensation de brûlure par le gel. La greffe est si froide qu'elle semble carboniser mes propres terminaisons nerveuses. Il n'y a aucune souplesse, aucun rebond. C'est la rigidité d'une plaque de mica, une surface qui a été poncée, apprêtée, puis saturée d'un fixatif chimique pour empêcher toute putréfaction. C'est un morceau de mort inséré de force dans le flux du vivant.

Sélène observe mon dégoût avec une lucidité chirurgicale. « Elias appelle cela une stabilisation chromatique », dit-elle, et le nom de l'homme résonne comme un coup de burin sur une stèle. « Il craignait que l'oxydation de mon sang ne vienne ternir le glacié qu'il avait posé sur mon bras. Alors il a écorché. Il a substitué. Il a remplacé l'imperfection thermique de la chair par la stabilité éternelle du support inerte. »

Je retire ma main, mais le froid persiste, une empreinte négative gravée dans ma pulpe. Je regarde mon propre poignet, encore imprégné des résidus de la séance de la veille. La couche d'ocre semble maintenant être une gangue, un isolant qui m'empêche de ressentir la véritable température de mon être. Mon métabolisme s'affole, une tachycardie silencieuse qui tente de compenser la déperdition d'énergie. Mon cœur bat comme un oiseau pris dans une nasse de glace.

La bibliothèque n'est plus un sanctuaire de savoir, c'est un entrepôt frigorifique pour archives organiques. Les dos des livres, reliés en peau de truie ou en vélin, dégagent une odeur de vieillesse pétrifiée, un parfum de vanilline dégradée mêlé à la pointe

acide du tanin. Je sens le froid s'insinuer sous mes ongles, là où les pigments bleus de Prusse ont laissé des traces indélébiles, transformant mes extrémités en griffes de porcelaine. La sensation est celle d'une dessiccation lente. Je deviens une momie de luxe, une pièce de collection dont on régule l'hygrométrie et la température pour éviter les soulèvements de couche picturale.

« Regarde les bords », insiste Sélène en pointant les sutures.

Autour des fils de soie, la chair est boursouflée, d'un violet d'alizarine sombre, signe d'un rejet permanent, d'une inflammation chronique que le corps refuse de conclure. C'est une bataille de territoire entre la biologie et l'esthétique. La peau de Sélène est une carte de guerre, un paysage de scarifications où chaque trait de scalpel a été une tentative de fixer l'éphémère. Elle approche son bras d'une petite lampe à huile dont la mèche agonise, mais la chaleur de la flamme semble glisser sur la greffe sans l'atteindre. Le tissu reste de glace, imperméable à la moindre radiation infrarouge.

Une terreur endothermique me saisit. Je réalise que les séances nocturnes avec Elias, sous les lampes UV qui m'inondent d'une chaleur artificielle et déshydratante, ne sont que le prélude à cette congélation finale. Il me prépare. Il me cuit lentement pour mieux me figer. Mon corps est un mortier que l'on malaxe, une pâte dont il ajuste la viscosité avant que le durcisseur ne vienne sceller ma forme pour les siècles à venir. Mon perfectionnisme, cette soif de devenir une icône de perfection, se heurte soudain à la réalité biologique du coût : l'effacement de la sensation thermique, l'abolition du frisson.

« Pourquoi rester ? » ma voix n'est qu'un souffle, une vapeur qui se dissipe contre le cuir des reliures.

Sélène esquisse un sourire qui ne sollicite que les muscles de sa mâchoire, laissant son regard vide, une surface d'étain bruni. « Parce que l'œuvre est plus belle que la femme. Parce que dans le miroir d'Elias, je ne vois pas mes cicatrices, je vois une

vérité que le temps ne peut plus mordre. Je suis une sainte laïcisée par le vernis. Et tu veux la même chose, Isadora. Tu as déjà accepté que ton sang serve de solvant. »

Elle lâche mon bras. L'absence de son contact est pire encore : une soudaine bouffée de chaleur fiévreuse envahit mon poignet, une réaction inflammatoire de mon système immunitaire qui tente de reconquérir le territoire gelé. Ma peau devient brûlante, d'un rouge cinabre pulsant, une irritation qui dévore mes nerfs. Je gratte la couche d'ocre jaune, mes ongles arrachant des écailles de pigment sec qui tombent sur le sol comme des pellicules de rouille. En dessous, mon épiderme est à vif, une matière première exposée, vulnérable, exsudant une lymphe claire qui brille comme de la gomme-laque fraîche.

Je m'adosse à un rayonnement, le bois d'ébène saturé de vieux encres me transmettant sa froideur ancestrale à travers ma tunique. Le silence de la bibliothèque est celui d'une chambre sourde, une absence de vibration qui accentue le bourdonnement de mon propre flux lymphatique. Je sens chaque battement de ma carotide contre le col rigide de mon vêtement. L'air est si sec qu'il semble vouloir pomper toute l'eau de mes globes oculaires.

Sélène recule dans l'ombre, sa silhouette se fondant dans les verticales sombres des étagères. Elle n'est plus qu'une présence thermique négative, un trou noir dans le spectre de la pièce. « Il ne restaure pas la beauté, il l'emprisonne sous le vernis », murmure-t-elle, et ses paroles semblent se condenser en givre sur les vitres de la verrière lointaine.

Je reste seule parmi les spectres de papier. Mes pieds nus sur le schiste du sol ne ressentent plus la morsure du minéral ; ils se sont accordés à sa température. Je suis en train de devenir une extension de la structure, une excroissance de Valdorme. La peur, au lieu de me paralyser, agit comme un catalyseur chimique : elle accélère ma sédimentation. Je regarde mes mains, ces outils de création que je voulais égaler à ceux d'Elias, et j'y vois les prémices de la pétrification. Les cuticules sont dures, les

articulations craquent avec un bruit de bois mort.

Une soudaine bourrasque s'engouffre par une lucarne mal jointe, apportant l'odeur de la neige qui s'accumule sur les sommets alpins, une senteur de pureté absolue et de mort blanche. Le froid extérieur entre en résonance avec celui qui s'est installé dans ma moelle. Je ne tremble pas. Le tremblement est un signe de vie, un effort de l'organisme pour produire de la chaleur. Moi, je reste immobile, une statue de chair en attente de sa prochaine couche d'apprêt.

L'idée de la séance prochaine, avec Elias et ses instruments de précision, ne provoque plus en moi la répulsion viscérale que j'aurais dû ressentir. Au contraire, j'éprouve une soif de cette chaleur sèche des lampes infrarouges, ce simulacre de soleil qui viendra cuire mes nouvelles « craquelures » pour les stabiliser. Le désir de perfection est une fièvre qui consume tout, une combustion interne qui ne laisse que des cendres de volonté. Sélène a raison. Je ne cherche pas à être sauvée du vernis, je cherche le vernis qui me rendra invulnérable à la décomposition.

Je quitte la bibliothèque, mes pas ne produisant aucun son sur le sol de pierre, comme si mon poids lui-même avait été altéré par cette transformation minérale. Dans les couloirs, les courants d'air jouent avec les tentures de velours lourd, mais je traverse ces zones de turbulences thermiques sans ciller. Je suis un corps noir, un absorbeur parfait de radiations, une entité qui ne rend plus rien au monde.

En passant devant un oculus qui donne sur la cour intérieure, je vois les premiers flocons de neige se poser sur le rebord de pierre. Ils ne fondent pas. Ils s'accumulent en une strate silencieuse, une couverture de blanc de titane qui unifie le paysage, effaçant les détails, les aspérités, la vie. C'est le but ultime : l'effacement du mouvement sous la permanence de la couche.

Quand j'atteins le seuil de ma chambre, la poignée de fer est un choc de froid de plus, mais je la serre avec une jubilation sombre. Ma peau ne se rétracte plus. Elle a

accepté l'isothermie. Je suis prête pour la prochaine restauration. Je suis prête à être écorchée si cela signifie que mon éclat ne faiblira jamais. Dans l'obscurité de ma cellule, seule la chaleur de mon propre souffle, de plus en plus ténue, me rappelle que la transition n'est pas encore achevée. Je m'allonge sur le lit, le drap de lin brut me paraissant aussi rugueux qu'un papier abrasif de grain mille, et j'attends que le froid de Valdorme finisse de me sculpter.

Mon esprit dérive vers les mots de Sélène, les retournant comme on examine une pièce de monnaie antique dont l'effigie est usée. L'emprisonnement sous le vernis. Est-ce un cachot ou un écrin ? La frontière entre la conservation et la sépulture s'efface dans la brume thermique de ma fatigue. Mes paupières pèsent comme des opercules de plomb. Demain, Elias posera ses doigts sur ma tempe pour vérifier l'adhérence du pigment, et je serai là, froide, stable, magnifique dans mon inertie de chef-d'œuvre en devenir.

Le silence de la demeure est maintenant total, une absence de son qui a la densité d'un isolant thermique. Plus rien ne circule, plus rien ne vibre. Valdorme est un flacon de verre dont on a aspiré l'air pour créer le vide parfait. Et dans ce vide, je commence à briller de ma propre lumière de décomposition contrôlée, une phosphorescence de phosphore et d'argent qui ne doit rien à la vie et tout à la chimie de l'artifice. Le froid n'est plus un ennemi, c'est mon élément premier, la condition nécessaire à ma survie esthétique. Je m'enfonce dans le sommeil comme un pinceau plonge dans une solution de nettoyage, prête à être dépouillée de tout ce qui n'est pas l'œuvre.

# Chapitre 4

## L'Alchimie des Solvants

L'air de l'atelier, d'ordinaire figé dans une stase de particules de résine et de silence minéral, se déchire sous le poids d'une présence étrangère. Marcus n'entre pas, il sature l'espace. Avant même que son ombre ne s'allonge sur le schiste, je perçois la vibration lourde de ses semelles de cuir gras contre le sol, un martèlement sourd qui remonte le long de mes tibias jusqu'à mes hanches. Il apporte avec lui une moiteur nouvelle, une exhalaison de laine mouillée et de tabac de contrebande qui se dépose comme une pellicule huileuse sur mes avant-bras nus. Son manteau de drap lourd semble absorber la lumière de la verrière, une masse sombre et texturée qui rompt l'harmonie clinique des blancs de titane et des gris de Payne. Sa respiration est un râle de gorge, un frottement de muqueuses irritées par le goudron, qui vient ponctuer le bourdonnement mécanique du système de filtration.

Il dépose sur l'établi central une mallette dont les charnières de laiton grincent, un son qui m'écorche la pulpe des doigts. À l'intérieur, les flacons de verre ambré s'entrechoquent avec un cliquetis cristallin, chacun contenant des solutions capables de dissoudre l'histoire ou de fixer l'éternité. Elias s'approche, sa silhouette mince se découpant contre l'acier des cuves, et je sens la tension de son corps, une corde de piano tendue jusqu'au point de rupture. Il ne regarde pas Marcus. Il regarde la mallette. Leurs échanges sont des murmures de papier froissé, des transactions où les chiffres ont la dureté des pierres précieuses. Marcus manipule un sachet de toile de jute dont le grain grossier accroche la peau de ses pouces calleux. Il l'ouvre pour révéler le lapis-lazuli, une poudre d'outremer si dense qu'elle semble peser plus lourd que le plomb.

Je reste immobile, une statue de chair sous la lumière crue des lampes UV qui font

ressortir le réseau bleuâtre de mes veines. Marcus tourne la tête vers moi. Ses yeux sont des fentes qui évaluent ma valeur marchande comme on jauge l'élasticité d'une toile de lin avant de l'apprêter. Je sens le contact de son regard sur mon épiderme, une sensation de picotement désagréable, semblable à des milliers de grains de poussière de ponçage s'incrétant dans mes pores. Il s'approche, l'odeur d'encre d'imprimerie qui émane de ses vêtements devient une agression tactile dans mes sinus. Il ne demande pas la permission. Il tend une main dont les ongles sont bordés de noir et saisit mon menton. La pression de ses doigts est asymétrique, brutale ; je perçois la rugosité de sa peau, le relief d'une cicatrice qui court sur son index, un sillon de tissu fibreux qui presse ma mâchoire.

— Le grain s'affine, murmure-t-il, sa voix ayant la consistance d'un vernis qui aurait trop séché. Mais elle est encore réactive. Trop de mouvement sous la surface. Les collectionneurs de Hong Kong veulent de la stabilité, Elias. Ils veulent que la matière ne bouge plus.

Elias ne répond pas immédiatement. Il fait rouler entre ses doigts une petite spatule d'acier, le métal reflétant des éclats froids sur les murs tapissés de toiles en lambeaux. Il s'approche à son tour, et je sens le déplacement d'air, un souffle léger qui fait frémir les poils fins de ma nuque. La différence de température entre les deux hommes est saisissante : Marcus dégage une chaleur animale, fétide, tandis qu'Elias semble émaner la neutralité thermique d'un laboratoire.

— C'est une question de solvant, finit par dire Elias. La couche superficielle est encombrée d'impuretés organiques. Des résidus de sébum, des traces de transpiration qui polluent le glacis. Il faut un décapage radical.

Je sens mon cœur frapper contre mes côtes, un tambourinement sourd que je m'efforce de lisser par une respiration diaphragmatique lente. Le terme « décapage » résonne dans mes articulations comme le grincement d'un vieux cadre de bois que l'on force. Elias se tourne vers la mallette de Marcus et en extrait une fiole sans étiquette. Le

liquide à l'intérieur est d'une clarté de diamant, mais sa viscosité trahit sa nature corrosive. Il dévisse le bouchon, et un effluve de phénol et de diméthylformamide s'échappe, une morsure chimique qui semble dissoudre l'humidité de mes narines.

Marcus s'appuie contre une colonne de pierre, ses doigts jouant avec un cigare éteint dont il écrase le bout friable, laissant une traînée de cendres grises sur le sol de schiste. Il nous observe avec la curiosité détachée d'un anatomiste devant une dissection. Elias imprègne un tampon de coton hydrophile. Je vois les fibres de coton s'imbiber, se gorger de la solution translucide, devenant une masse lourde et menaçante.

— Ne bouge pas, Isadora. L'immobilité est ta seule protection.

Il pose sa main libre sur mon épaule. Ses doigts sont froids, mais d'une froideur de céramique, stable et précise. Il exerce une pression ferme pour m'ancrer, tandis que l'autre main approche le tampon de ma clavicule. Avant même le contact physique, je ressens la vapeur du solvant, une sensation de froid intense, presque anesthésiante, qui précède la réaction exothermique.

Le coton touche la peau.

L'effet est immédiat. Ce n'est pas une douleur franche, c'est une invasion. La substance s'infiltré à travers la barrière lipidique de mon épiderme, se frayant un chemin entre les cellules comme de l'acide versé sur de la dentelle. Ma peau se rétracte, les pores se resserrent dans un spasme involontaire, créant un relief de chair de poule que le solvant s'empresse de lisser violemment. La sensation de brûlure commence au centre de l'impact et se propage en ondes concentriques, une chaleur liquide qui semble bouillir directement contre l'os.

Je serre les dents jusqu'à ce que mes gencives me fassent mal, refusant de laisser échapper le moindre son qui pourrait trahir ma faiblesse devant Marcus. Je sens la

sueur perler sur ma tempe, une goutte salée qui glisse lentement, et je perçois chaque millimètre de sa trajectoire comme une agression. Elias déplace le tampon avec une lenteur chirurgicale, suivant la courbe de mon épaule. Là où le solvant passe, la sensation de lourdeur de mon corps s'évapore pour laisser place à une légèreté effrayante, comme si la matière même de mon être était en train de se sublimer dans l'air saturé de l'atelier.

— Regarde, Marcus, dit Elias d'une voix dépourvue de toute émotion. La réaction est parfaite. Les opacités disparaissent.

Je regarde mon bras. Sous l'action du produit, la peau devient d'une transparence de parchemin mouillé. On peut voir la structure des tendons, le glissement des fibres musculaires les unes sur les autres, un spectacle organique qui semble dégoûter et fasciner Marcus à la fois. Sa main, toujours crispée sur son cigare, tremble légèrement. Il fait un pas en avant, et je sens l'odeur de son haleine, un mélange de café froid et de vieille graisse, qui vient se mêler à la pureté stérile du solvant.

— C'est risqué, grogne-t-il. Si tu perces la couche de base, elle ne sera plus qu'une masse de cicatrices. Un invendu. Une croûte.

— La prise de risque est le propre du chef-d'œuvre, répond Elias sans cesser son mouvement. Le vernis ne peut pas adhérer sur une surface vivante. Il faut la neutraliser.

Il appuie plus fort. Le tampon de coton est maintenant grisâtre, chargé des impuretés qu'il a extraites de ma chair. Je sens mon derme s'enflammer, une sensation de mille aiguilles chauffées au rouge qui s'enfoncent simultanément sous ma peau. La douleur a une texture granuleuse, elle n'est pas lisse, elle est faite d'aspérités qui déchirent ma concentration. Mon plexus solaire se noue, une boule de muscles contractés qui m'empêche de respirer pleinement. Chaque inspiration est un combat contre l'odeur de ma propre transformation chimique.

Elias retire enfin le coton. La zone traitée brille d'un éclat anormal, une surface polie qui ne ressemble plus à de la peau humaine mais à de l'ivoire fraîchement taillé. Le contraste avec le reste de mon bras, encore mat et irrégulier, est frappant. Je ressens un vide à cet endroit, une absence de sensation tactile habituelle, comme si une partie de moi avait été remplacée par un matériau synthétique, inerte et parfait.

Marcus s'approche encore, ses doigts boudinés frôlant presque la zone traitée. Je me contracte intérieurement, mais mon extérieur reste une surface de marbre. Il sort de sa poche une loupe d'horloger et l'ajuste sur son œil, se penchant si près que je sens la chaleur de son front.

— Pas de craquelures, murmure-t-il. Pour l'instant. Mais le solvant continue de travailler en profondeur. Tu vas devoir saturer ça avec le vernis de gomme-laque dès ce soir, sinon le retrait va tout briser.

Il se redresse et range sa loupe. L'autorité technique d'Elias a gagné. La transaction reprend son cours, les mots redevenant des outils de mesure, des unités de valeur. Ils s'éloignent vers le fond de l'atelier, là où les ombres sont les plus denses, me laissant seule sous la lumière crue.

Ma peau continue de brûler. Le solvant, resté dans les couches profondes, grignote mes tissus avec une patience d'insecte. Je sens le liquide perler sur le relief de mon épaule, un sillon de feu liquide qui descend lentement vers ma poitrine. Je ne bouge pas. Je ne peux pas bouger. Je suis devenue un objet d'étude, une surface de test pour les pigments d'outremer et les résines toxiques de Marcus. La sensation de mon propre corps m'échappe ; je ne suis plus qu'une superposition de couches, un empilement de matières que l'on nettoie, que l'on décape, que l'on prépare pour une exposition finale.

Le silence retombe sur l'atelier, seulement troublé par le crissement d'une plume sur

un carnet de comptes. Marcus et Elias finalisent leur pacte. Je ferme les yeux, et dans l'obscurité de mes paupières, je ressens la pulsation de ma propre circulation sanguine, un flux chaud et organique qui me paraît désormais étranger, une impureté que le prochain solvant se chargera de faire disparaître. Ma peau, polie et translucide, est une prison de verre dont je sens chaque paroi se refermer sur ma volonté. Le feu du décapage s'apaise pour laisser place à un engourdissement de plus en plus profond, une rigidité qui s'installe dans mes fibres, me transformant, centimètre après centimètre, en cette relique de chair que le monde s'arrachera bientôt.

Au loin, le bruit d'une voiture qui s'éloigne sur le gravier de l'allée annonce le départ de Marcus. L'odeur de tabac se dissipe, balayée par le système de ventilation qui reprend son souffle régulier. Elias revient vers moi. Il ne dit rien. Il pose simplement sa main sur la zone brûlée, une pression sans chaleur qui scelle mon destin de toile vivante. Je sens le poids de son attente, plus lourd que n'importe quel solvant, et j'accepte la douleur comme on accepte la morsure d'un ciseau dans le bois précieux : comme la condition sine qua non de ma propre survie esthétique. Le sillon de feu sur mon épaule finit par se stabiliser, laissant derrière lui une trace d'une blancheur de craie, une cicatrice invisible qui marque mon entrée définitive dans le royaume de la matière pure.

# Chapitre 5

## La Pose de l'Inerte

Le fil de l'acier chirurgical interrompt la course d'une perle saline juste au-dessus de l'arcade sourcilière gauche. Elias ne regarde pas mon œil, mais la trajectoire du fluide qui menaçait de diluer l'aplomb de Jaune d'Antimoine déposé à la lisière de ma tempe. Le métal gratte la peau avec une précision d'entomologiste, emportant l'humidité avant qu'elle n'atteigne la zone de danger chromatique. Je ne cille pas. Je ne peux plus ciller. Les écarteurs en acier inoxydable — des blépharostats de précision — maintiennent mes paupières béantes, transformant mes globes oculaires en deux orbes de nacre exposés à la dessiccation de l'air ambiant. Ma vision se brouille sur les bords, saturée par l'éclat cru des projecteurs, mais le centre de mon champ visuel reste d'une netteté atroce : le reflet inversé d'Elias dans ma propre cornée, une silhouette sombre découpée sur le blanc chirurgical de la verrière.

Onze heures de pose. Le temps n'est plus une durée, mais une sédimentation de souffrance minérale dans mes articulations. Mes genoux, verrouillés par une discipline qui frise la catatonie, ne sont plus que des amas de calcaire et de tendons pétrifiés. Je sens la structure de mon squelette comme une architecture étrangère, un échafaudage de phosphate de calcium qui menace de s'effondrer sous le poids de l'immobilité. Elias tourne autour de l'estrade, sa présence signalée uniquement par le glissement de ses semelles de cuir sur le sol et la variation de l'ombre portée qui balaie mon torse. Il manie une pipette de verre, laissant tomber une goutte de solution saline sur mes pupilles pour éviter l'opacité. Le liquide froid crée un prisme instantané ; le monde se fragmente en un spectre de Newton, des arcs-en-ciel de diffraction qui dansent sur les boiseries d'ébène.

Sous la lumière zénithale, ma peau n'est plus un tissu organique. Elle est devenue un

nuancier. Elias a appliqué une base de Vert-de-terre sur l'intérieur de mes cuisses pour annuler les rougeurs naturelles du flux lymphatique. Sur mes côtes, il a étalé des glacis de Violet de Cobalt, si fins qu'ils révèlent le réseau bleuissant de mes veines comme les affluents d'une carte ancienne. Chaque pore est une anfractuosité que le pigment doit saturer. Il utilise des brosses en poils de martre d'une souplesse absolue, dont le contact est une agression paradoxale : une caresse de soie qui dépose un poison métallique. L'odeur n'est plus celle des solvants, mais celle, plus sourde, de la poudre de roche broyée, un effluve de grotte et de sanctuaire.

« Ne retiens pas ton souffle, Isadora. L'oxydation du cinabre demande de l'oxygène.  
»

Sa voix est une lame de verre. Elle ne cherche pas à rassurer, elle ajuste un paramètre technique. Ma poitrine se soulève selon un rythme métronomique, un mouvement de trois millimètres exactement, le maximum autorisé avant que la ligne d'horizon tracée sur mon sternum au Bleu de Prusse ne se déforme. Je regarde le plafond, où la poussière d'or flotte dans un rayon de soleil oblique, tourbillonnant comme des particules de mica dans un milieu visqueux. Le monde extérieur, au-delà de la verrière, est une abstraction de gris et de verts alpins dont je n'ai plus le souvenir. Ici, seul existe le spectre chromatique imposé par Elias.

La septième heure marque l'entrée de la lumière UV. Les projecteurs principaux s'éteignent dans un claquement sec. L'atelier bascule dans une pénombre électrique, un violet profond qui transforme la pièce en un aquarium de néons. Sous ce spectre, ma peau subit une métamorphose hallucinatoire. Les zones traitées à la gomme-laque se mettent à luire d'un vert phosphorescent, tandis que les cicatrices invisibles de mon enfance — une griffure sur l'avant-bras, une brûlure ancienne sur le flanc — apparaissent comme des taches de bitume noir, des fautes de frappe sur le manuscrit de ma chair. Elias s'approche, une lampe portative à la main. Il examine les craquelures microscopiques du vernis provisoire qu'il a étalé sur mon ventre.

« L'adhérence est médiocre sur cette zone. Le sébum rejette l'alizarine. »

Il ne me touche pas avec ses doigts. Il utilise un scalpel pour gratter une zone de deux centimètres carrés, révélant l'épiderme à nu, une plaie sèche et rose qui détonne dans le paysage violacé. La douleur est une fréquence radio à laquelle je me suis habituée, un bourdonnement basse fréquence qui vibre dans mes os. Je commence à perdre la perception de mes limites physiques. Où s'arrête la peau et où commence la couche de pigment ? Mes bras, étendus sur les supports de bois, me semblent être des moulages de plâtre teinté. Je ne ressens plus la circulation sanguine ; je ne perçois que la viscosité des huiles de siccatifs qui saturant mes pores.

L'immobilité est une érosion inversée. Au lieu de disparaître, je me densifie. Je deviens une accumulation de strates. Elias prépare maintenant un mélange de Noir d'Ivoire et de Bitume de Judée pour approfondir les ombres portées sous mes clavicules. Le noir n'est pas une absence de couleur, c'est une profondeur qui dévore la lumière. Je vois ses mains gantées de latex blanc — d'un blanc d'osier qui jure avec le violet ambiant — manipuler des godets de porcelaine. Le crissement du pilon dans le mortier est le seul battement de cœur de cette pièce. Chaque tour de poignet broie des cristaux de lapis-lazuli, une poussière bleue si fine qu'elle finit par s'infiltrer dans l'air, colorant mes propres expirations.

Vers la dixième heure, la dissociation est totale. Je ne suis plus Isadora. Je suis une étude de clair-obscur. Ma conscience s'est réfugiée dans un recoin minuscule de mon cerveau, derrière l'os frontal, observant avec une curiosité clinique le travail du restaurateur sur son objet. Elias applique maintenant des feuilles d'or pur sur mes mamelons, utilisant une colle de poisson à l'odeur de marée ancienne. L'éclat du métal précieux, sous les lampes UV, devient une source de lumière autonome, deux soleils froids fixés sur mon buste. Il ne cherche pas à m'embellir ; il cherche à m'isoler de l'humanité, à faire de moi une icône byzantine dont la chair n'est plus qu'un support de transmission.

« Regarde vers le haut, Isadora. Ne cherche pas le point de fuite. Deviens-le. »

Ses instructions sont des formules alchimiques. Je fixe une tache de moisissure sur une solive, un motif de Terre d'Ombre naturelle qui ressemble à un visage hurlant. Mes globes oculaires brûlent, mais les blépharostats empêchent toute rémission. Les larmes, lorsqu'elles surviennent, sont immédiatement épongées par des bâtonnets de coton hydrophile pour ne pas créer de traînées de sel sur le Jaune de Naples des joues. Je vois les couleurs se séparer devant moi : le spectre se décompose en franges d'interférence, des liserés de magenta et de cyan qui bordent chaque objet. L'atelier de Valdorme n'est plus une pièce, c'est une boîte d'optique où les lois de la perspective sont tordues par la fatigue rétinienne.

Le froid commence à remonter par le socle en schiste. C'est un froid qui ne frissonne pas, un froid qui fige les graisses sous-cutanées. Je sens mes tissus se rétracter, se tendre sur le squelette comme une toile sur son châssis. Les pigments de plomb que j'ai absorbés par les pores au cours des derniers jours me donnent une lourdeur métallique, une inertie de statue de jardin. Elias recule de trois pas. Il plisse les yeux, utilisant un miroir noir — un miroir de Claude — pour juger des valeurs chromatiques sans être distrait par les détails. Dans le reflet de ce verre sombre, je vois une silhouette qui n'a plus rien de biologique. Je suis un paysage de collines d'ocre, de vallées de Terre de Sienne brûlée, et de rivières de Bleu de Smalt.

Sélène apparaît dans l'embrasement de la porte, une ombre parmi les ombres. Sa présence est une tache chromatique instable. Ses propres greffes cutanées, sous la lumière ultraviolette, révèlent des nuances de Jaune de Chrome toxique et de Vert de Guignet qui jurent avec ma propre harmonie. Elle ne dit rien. Elle regarde Elias, puis elle me regarde, moi, la nouvelle œuvre en cours de séchage. Son regard est une analyse spectrale de ma propre finitude. Elle connaît chaque stade de la pétrification. Elle voit les craquelures avant même qu'elles n'apparaissent.

Elias l'ignore. Il est concentré sur la touche finale de la douzième heure : une pointe

de Blanc d'Argent déposée à la commissure de mes lèvres, un point de lumière qui doit donner l'illusion d'une humidité vitale là où tout n'est que sécheresse minérale. Le contact du pinceau est imperceptible, une simple pression d'air, mais je le ressens comme une décharge électrique à travers tout mon système nerveux. C'est la signature. Non pas son nom, mais la marque de sa domination absolue sur la matière que je suis devenue.

Le projecteur UV s'éteint. La lumière ordinaire revient, mais elle semble terne, délavée, comme si le monde avait perdu sa saturation. Elias desserre les vis des écarteurs. Le métal se détache de mes paupières avec un bruit de succion humide. Je ne ferme pas les yeux immédiatement. La cornée est trop sèche, collée à l'air. Je reste là, les yeux fixes, le corps pétrifié dans sa pose de sainte laïque, tandis qu'il commence à ranger ses tubes de couleur dans leurs coffrets de cèdre.

« Repose-toi, Isadora. Ne te lave pas. Le pigment doit s'oxyder à l'air libre pendant la nuit. »

Il quitte la pièce sans un regard en arrière, emportant avec lui la source de ma définition. Je reste seule sur l'estrade, incapable de plier mes membres, craignant que le moindre mouvement ne fasse sauter l'écorce de couleur qui me recouvre. Je suis un assemblage de terres rares et de sels métalliques. Ma sueur est devenue un vernis, mon sang un liant, ma peau un apprêt. Dans le silence de l'atelier, je n'entends plus mon cœur, mais le lent travail de rétraction des huiles sur mes fibres. Je ne suis plus une femme qui attend la fin de sa journée ; je suis une œuvre d'art qui attend son catalogue, un paysage de chair inerte, irrémédiablement figé sous une couche de vernis qui, déjà, commence à jaunir dans l'obscurité. Chaque cellule de mon être est désormais une coordonnée dans son système de valeurs, une tache de couleur qui n'a de sens que par rapport à celle qui la jouxte. Je ferme enfin les paupières, et derrière le rideau de mes yeux, je ne vois pas le noir, mais un tourbillon d'outremer profond, une mer de cobalt où ma volonté achève de se noyer.

# Chapitre 6

## Bleu de Prusse Écarlate

L'incendie n'est pas extérieur. Il ne provient pas des rampes de chauffe ni des spots halogènes qui encadrent mon piédestal. Le feu couve sous la basale, une combustion lente, moléculaire, qui dévore les tissus profonds avant de percer la surface. C'est une morsure acide, une invasion de sels ferriques qui se frayent un chemin dans mon système lymphatique. L'air de l'atelier a changé de densité ; il ne porte plus les relents d'huile de lin ou de résine des jours précédents. Aujourd'hui, l'atmosphère sature de l'odeur âcre de l'ammoniac et du relent métallique, presque électrisant, du fer oxydé. C'est le parfum d'une carcasse de navire laissée à l'abandon sur une grève salée, un mélange de sel gemme et de décomposition minérale qui me pique le fond de la gorge.

Je sens le Bleu de Prusse muter. Sur mon dos, entre les omoplates, la préparation s'est transformée en une plaque de chaleur vive. Ce n'est plus une couleur, c'est une pathologie. L'effluve de l'alizarine, que j'avais cru percevoir plus tôt, a été balayée par une émanation plus sombre, plus viscérale : celle de ma propre sueur chargée d'oxydes, une vapeur de cuir humide et de sang ferreux qui s'élève de mon épiderme. Chaque inspiration est un supplice olfactif, un rappel que ma chair rejette l'intrus, que mes pores s'insurgent contre cette invasion de ferrocyanure de potassium. L'odeur du soufre, légère mais persistante comme un œuf gâté, commence à poindre, signe que la réaction chimique entre les pigments et mes propres sécrétions atteint son paroxysme.

Elias s'approche. Il n'apporte pas avec lui le réconfort d'une présence humaine, mais un sillage de thé noir refroidi et de naphte. Son haleine est neutre, presque aseptisée, comme s'il se nourrissait exclusivement de solvants et de théories esthétiques. Il contourne l'estrade avec la lenteur d'un prédateur qui admire les motifs de sa proie.

Je ne le vois pas, mais je sens le déplacement de l'air froid contre mon dos embrasé. L'odeur de la peur, ce musc aigre et poisseux, s'échappe de mes aisselles malgré mes efforts pour maintenir une respiration clinique.

— Ne te cambre pas, Isadora, murmure-t-il. L'inflammation est une alliée. Elle donne à la couche picturale une profondeur organique que je n'aurais jamais pu obtenir par un simple brossage.

Il y a dans sa voix une satisfaction de laborantin. Je sens ses doigts s'approcher, mais ils ne me touchent pas. À la place, c'est une nouvelle fragrance qui m'agresse : l'odeur sèche et poussiéreuse du vieux papier celluloïd. Il a sorti son appareil photo à soufflet. Le cuir des pliures dégage un parfum de vieille bibliothèque abandonnée, mêlé à l'huile fine des mécanismes de précision. Le déclic du diaphragme résonne dans le silence de la verrière, un bruit sec qui déchire le bourdonnement des ventilateurs.

La douleur est maintenant un cri muet, une griffure de cinabre qui déchire mon dos de bas en haut. Le Bleu de Prusse a viré. Ce n'est plus cette teinte nocturne et calme ; sous l'effet de la fièvre locale, il sature, il se gorge de l'érythème qui gonfle mes tissus. Je devine, sans pouvoir le regarder, que ma peau est devenue une cartographie de désastre, un paysage de tempête où le bleu profond se bat contre une éruption de violine et d'alizarine cramoisie. L'odeur du sang chaud, cette vapeur de cuivre et de rouille, devient prédominante. Je sens une goutte, une seule, perler le long de ma colonne vertébrale. Elle ne sent pas la vie, elle sent le poison.

— Regarde ce que tu produis, dit-il avec une sorte de ferveur déshumanisée. Ton corps synthétise la couleur mieux que n'importe quel mortier. Tu n'es plus le support, tu es le réactif.

Il règle la mise au point. J'entends le frottement des lentilles de verre dans leurs fûts d'acier. L'odeur de l'ozone se propage soudain dans la pièce, une décharge de foudre

domestiquée. Il prépare ses flashes à magnésium. L'air se charge d'une émanation de brûlé, une poussière de métal calciné qui me fait éternuer intérieurement. Je serre les dents jusqu'à ce que mes gencives me fassent mal. Le goût de l'amertume, comme une pièce de monnaie qu'on garderait trop longtemps sous la langue, envahit ma bouche.

Je perçois une présence dans l'ombre de l'aile ouest. Sélène. Même à cette distance, son parfum me parvient, porté par un courant d'air coulis : une odeur de pomme blette et de talc médicamenteux. Elle est le rappel olfactif de ce qui m'attend, la sentinelle des chairs sacrifiées sur l'autel de la conservation. Son souffle fétide, chargé de l'odeur des greffes qui ne prennent pas, semble se mêler à l'air vicié de l'atelier. Elle m'observe devenir ce qu'elle est déjà : une relique chimique.

Le flash crépite. Une lumière crue, insoutenable, sature l'espace, mais c'est l'odeur qui suit qui est la plus violente. Une fumée blanche et lourde, au parfum de phosphore et de feux d'artifice éteints, m'enveloppe. Je tousse, les poumons irrités par les vapeurs de magnésie. Sous l'effet de l'éblouissement, je vois des taches de pourpre flotter devant mes yeux clos, des fantômes de pigments qui refusent de s'effacer.

Ma peau me semble maintenant trop étroite. Elle est un corset de parchemin saturé de sels de fer, une membrane qui menace de se rompre à chaque inspiration trop profonde. Je sens les craquelures se former, non pas dans le vernis, mais dans mon propre derme. L'odeur du liquide interstitiel, une effluve fade et sucrée, commence à poindre derrière la violence du bleu. C'est le signe de l'exsudation. Mon corps pleure de la lymphe pour tenter de noyer l'acide qui le dévore.

Elias s'approche encore. Il est si près que je sens la chaleur de son corps, mais elle est sèche, sans l'humidité de la vie. Il sent le savon à la glycérine et l'alcool dénaturé, une propreté chirurgicale qui rend son obsession encore plus terrifiante. Il ne cherche pas à apaiser la brûlure. Il sort une spatule en corne, un objet qui sent la kératine et le vieux sabot, pour étaler une nouvelle couche de médium sur ma plaie vivante.

Le contact de la spatule est un éclair de glace sur un lit de braises. Mais c'est l'odeur du nouveau produit qui me donne la nausée : une huile de noix rance, épaisse, étouffante. Elle scelle mes pores, emprisonne la chaleur et le poison à l'intérieur de ma chair. Je ne suis plus qu'un sandwich de produits toxiques et de tissus enflammés. La sueur ne peut plus s'évacuer ; elle bout sous la couche d'huile de noix, créant des micro-bulles de souffrance que je sens éclater une à une dans un crépitement silencieux.

— La saturation est parfaite, murmure-t-il, son visage probablement à quelques centimètres de mon épaule. L'alchimie entre ton sang et le précipité de fer crée une vibration chromatique que je n'ai vue que chez les maîtres flamands du XVe siècle. Sauf qu'ici, elle est pulsatile. Elle est vivante.

Vivante. Le mot résonne comme une insulte dans cet air chargé de cadavres de pigments. Je ne suis pas vivante, je suis en train de me décomposer de manière esthétique. Ma volonté est une petite flamme qui vacille sous l'odeur accablante de la gomme-laque qu'il commence à préparer dans un coin de la pièce. La vapeur d'éthanol s'élève du récipient chauffé, une odeur qui monte directement au cerveau, anesthésiant mes pensées mais aiguisant ma douleur. C'est une odeur de fin de fête, de verres oubliés sur une nappe tachée, mêlée à la résine d'insecte broyée.

Je réalise soudain qu'il ne voit pas l'enflure. Il ne voit pas la déformation de mon trapèze gauche sous l'effet de l'œdème. Il ne sent pas l'odeur de la viande qui commence à cuire sous les spots. Il ne voit que le spectre, la longueur d'onde, la saturation. Je ne suis qu'un spectre d'absorption. Une idée me traverse, plus tranchante que l'acier d'un scalpel : s'il m'aimait, il sentirait mon agonie. Mais il ne sent que le fer. Il ne respire que l'artifice.

Cette pensée est une graine de froid dans mon estomac, une zone de calme au milieu de l'incendie de mon dos. Si je suis pour lui un objet de laboratoire, alors je peux

devenir un sujet de sabotage. Je commence à respirer plus vite, non pas par douleur, mais pour modifier la chimie de ma propre sueur. Je veux empoisonner son œuvre. Je veux que mon corps produise un acide si puissant qu'il dévorera son précieux Bleu de Prusse de l'intérieur, qu'il fera jaunir ses blancs, qu'il fera craqueler ses glaces avant même qu'ils ne soient secs.

Il replace l'appareil photo. L'odeur du cuir du soufflet est de plus en plus présente, comme si l'objet lui-même se dilatait dans la pièce. Je sens le froid du métal du trépied contre ma cheville, un contact qui sent le nickel et l'huile de machine.

— Ton rythme cardiaque accélère, note-t-il, sans quitter l'œilleton du regard. C'est bien. L'afflux sanguin nourrit la couleur. Le bleu devient presque électrique. On dirait qu'il va sortir de ta peau.

Une nouvelle goutte de sueur, chargée d'essence de pétrole que j'avais inhalée plus tôt, coule sur ma hanche. Elle dégage un parfum de garage et d'hiver. Je sens la révolte dans mes muscles, une envie de hurler qui est étouffée par l'odeur envahissante de la térébenthine qu'il vient de renverser accidentellement. Non, pas de la térébenthine, c'est du camphre. Une odeur glaciale, médicinale, qui me brûle les sinus et me donne une lucidité atroce.

Le camphre est le parfum de la conservation des corps morts.

Je fixe un point sur le mur, une fissure dans l'enduit qui sent la poussière de chaux et le temps qui passe. Je suis une fresque qu'on arrache à son mur. Je suis une toile qu'on décape jusqu'à la fibre. Elias s'immobilise. Le silence revient, seulement troublé par le crépitement d'une lampe UV qui arrive en fin de vie et dégage une odeur de plastique brûlé.

— Garde cette inclinaison, Isadora. Ne bouge pas.

Sa main gantée de latex, une odeur de caoutchouc talqué qui me rappelle les hôpitaux de mon enfance, effleure ma joue pour redresser ma tête. Ce contact est la seule chose humaine dans cet enfer chimique, et pourtant, il est d'une froideur absolue. Le latex sent la fin de la discussion. Il sent le protocole.

— Ton dos est un chef-d'œuvre de destruction, dit-il, la voix étranglée par une émotion que je ne lui connaissais pas. Le contraste entre le bleu ferreux et l'inflammation carmin crée une dissonance magnifique.

Je ferme les yeux. L'odeur du fer oxydé me remplit maintenant tout entière. Je suis le fer. Je suis la rouille. Je suis le pigment qui dévore son support. À cet instant précis, je ne suis plus la muse soumise, je suis la réaction incontrôlable. Je suis le défaut dans le vernis. Je suis la pourriture noble qui va ruiner sa collection.

— Ne bouge pas, répète-t-il, l'œil rivé à l'objectif, le doigt sur le déclencheur alors que la fumée de magnésium recommence à envahir la pièce avec son parfum de mort métallique. Cette agonie est sublime.

# Chapitre 7

## Le Pinceau Volé

Le silence du manoir est une toile vierge que mes pas déchirent. Le moteur de la Delahaye d'Elias s'est éteint il y a dix minutes, laissant derrière lui une onde de choc qui a fait vibrer les vitres de la verrière, un bourdonnement résiduel qui s'est niché au creux de mon oreille interne. Maintenant, il n'y a plus que le craquement systolique des boiseries qui travaillent sous l'effet du vent alpin, un son de colonne vertébrale qu'on ajuste. Le gravier n'a pas encore fini de crisser sous les pneus là-bas, sur le chemin de ronde, mais ici, dans le vestibule, l'air est une masse solide que je dois fendre de l'épaule.

Je marche. Le froissement de ma robe de lin contre mes cuisses produit un son de papier de verre très fin, un \*shhh\* rythmique qui scande ma trahison. Mes pieds nus rencontrent le schiste du couloir ; le contact ne produit aucun bruit, une absorption totale de l'impact qui me donne l'impression de flotter, d'être une vapeur d'éther s'infiltrant sous la porte de l'atelier.

La poignée de bronze tourne avec un cliquetis sec, une note métallique précise, un Ré bémol qui résonne dans la cage thoracique du bâtiment. Je m'attends à ce que les charnières hurlent, qu'elles dénoncent mon intrusion par un gémissement de métal supplicié, mais Elias les soigne comme ses propres articulations. Elles glissent dans un soupir huileux, presque imperceptible, le bruit d'une lame de rasoir tranchant une soie tendue.

L'atelier m'accueille par son acoustique de cathédrale inversée. Le plafond de verre renvoie l'écho de ma respiration, la transformant en un souffle de géant. Il y a ce bourdonnement constant, un \*hum\* électrique venant des transformateurs des

lampes, une vibration basse fréquence qui fait trembler la pulpe de mes doigts avant même que je ne touche quoi que ce soit. C'est le son de l'entropie qu'on essaie de figer.

Je m'approche du chevalet central. Sur le sol, une goutte de solvant tombe d'une pipette oubliée, un \*ploc\* cristallin qui semble exploser comme une détonation dans ce vide sonore. L'odeur de la térébenthine n'est pas encore là, elle est remplacée par le parfum plus gras, plus entêtant de l'essence de lavande officinale qu'il utilise pour broyer ses couleurs les plus fragiles. C'est une odeur de propreté cruelle, de jardin qu'on aurait passé à l'autoclave.

Mes yeux parcourent les étagères. Le cliquetis des flacons de verre que je déplace est une musique de chimiste. Je cherche le pinceau. Pas celui de martre qu'il utilise pour lisser mes imperfections, mais le gros brosse en soies de porc, raide, nerveux, celui qui accroche la matière et laisse des sillons profonds dans la pâte. Je le trouve. En passant le pouce sur les poils, j'écoute le crissement sec, un bruit de forêt morte, de brindilles qui se brisent.

Je retire ma robe. Elle tombe sur le sol de pierre avec un frou-frou de feuilles sèches. Je suis nue devant le grand miroir au tain piqué, celui qui transforme la lumière en une poussière de mica grisâtre. Mon corps est déjà balisé par les tracés d'Elias. Des lignes de craie de tailleur, bleues et froides, qui délimitent mes hanches, mes côtes, comme le plan de coupe d'une carcasse. Ces lignes ont le son d'un sifflement de juge. Elles disent l'ordre, la symétrie, l'effacement.

Je saisis le mortier de porcelaine. Le frottement du pilon contre le grain du pigment pur — un ocre de Ru qui ressemble à de la terre de sépulture — produit un grincement sourd, un broyage d'os de fée. J'ajoute quelques gouttes d'huile d'œillet, une viscosité muette qui étouffe le cri de la poudre. Le mélange devient une boue sonore, une mélasse qui s'agrippe à la porcelaine avec un petit bruit de succion lorsque je lève le pilon.

Je ne suis plus l'objet. Je suis le moteur.

Je trempe la brosse. Le son des soies s'imprégnant de la couleur est un \*slurp\* organique, presque indécent. Je lève le bras. Ma propre peau, sous l'effet de l'adrénaline, semble émettre un son de tambour tendu à rompre. Je commence par ma cuisse gauche, là où Elias avait dessiné une arabesque de perfection d'un bleu d'outremer synthétique, propre et mort.

Le premier coup de brosse est une agression. Le bruit du bois du manche qui heurte accidentellement l'os de ma hanche produit un \*toc\* mat, le son d'une porte qu'on enfonce. La peinture s'étale. Ce n'est pas un glacis transparent, c'est une empatement violent, une croûte de terre qui recouvre les lignes de craie. Le son de la brosse sur mon épiderme est rugueux, un frottement de langue de fauve, une exfoliation sonore. Je ne cherche pas la courbe, je cherche la faille.

Je trace une diagonale qui barre l'aine, une balafre de pigment qui brise la géométrie qu'il m'avait imposée. Le pigment crépite sous la pression. Je sens les grains de terre gratter ma couche cornée, un micro-bruit de démolition. Chaque mouvement est une note discordante dans sa symphonie de conservation.

Un courant d'air s'engouffre dans la cheminée éteinte, produisant un hululement de flûte bouchée. Je m'arrête, le pinceau suspendu au-dessus de mon ventre. Mon cœur bat contre mes côtes avec la régularité d'un métronome en bois, un bruit de galop lointain qui résonne dans tout mon bassin. Je suis seule. Elias est sur la route, négociant des vernis ou des cadmiuums, ignorant que sa toile est en train de se révolter, qu'elle est en train de se repeindre avec ses propres scories.

Je plonge les doigts directement dans le pot de noir de vigne. La texture est froide, une gelée de pétrole qui semble vouloir aspirer la chaleur de ma main. Je l'applique à pleines paumes sur mes seins, écrasant la matière. Le son est celui d'un enlèvement,

un \*squelch\* gras qui accompagne chaque pression. Je ne lisse pas, je pétris. Je crée des reliefs, des cratères, des impuretés que ses lampes UV ne pourront jamais polir.

Le miroir me renvoie l'image d'une créature de boue et de nuit. Je ne me reconnais plus, et ce silence de reconnaissance est la plus belle des musiques. Le tic-tac de l'horloge comtoise dans le couloir semble ralentir, chaque battement de balancier devenant une détonation de plomb dans de l'eau.

Je prends maintenant un scalpel, une lame fine en acier chirurgical. Je ne veux pas couper la chair, je veux gratter la peinture encore fraîche. Le son de l'acier sur ma peau saturée de pigments est un sifflement aigu, un cri de métal qui rencontre la résistance de la matière. Je crée des \*sgraffiti\*, révélant par endroits la pâleur de mon derme sous la croûte sombre. C'est le son de la vérité qui s'extrait du mensonge pictural. Une petite perle de lymhe s'échappe, un suintement silencieux qui brille comme une gemme sous la lumière crue.

Je me déplace vers le fond de l'atelier, là où les toiles anciennes attendent leur décapage. Le bruit de mes pas est différent maintenant ; la peinture fraîche sous mes plantes de pieds fait coller ma peau au schiste, créant un son de ventouse à chaque pas. \*Sclack. Sclack.\* C'est le bruit d'une marche dans un marais primordial.

Je saisis une bouteille de bitume de Judée. Le bouchon de liège sort avec un \*pop\* sec, libérant une odeur de route goudronnée sous un soleil d'août, une effluve de fossile et de temps compressé. J'en verse sur mes épaules. Le liquide coule le long de mon dos, une caresse de velours lourd, produisant un murmure de ruisseau sombre contre ma colonne vertébrale. C'est une onction de révolte.

Le vent se lève dehors, frappant les cadres des fenêtres avec des coups sourds, des battements de mains de géants invisibles. Le manoir entier semble applaudir mon sacrilège. Je me mets à rire, mais aucun son ne sort de ma gorge, seulement un sifflement d'air, une expiration de soufflet de forge. Mon plaisir est une fréquence

inaudible, une vibration qui fait trembler les fioles de cristal sur les étagères, les faisant tinter comme des carillons de glace.

Je m'assois sur le tabouret de cuir d'Elias. Le cuir gémit, un craquement de selle ancienne, acceptant mon nouveau poids, ma nouvelle identité de matière brute. Je regarde mes mains. Le noir de vigne s'est niché sous mes ongles, dessinant des croissants de deuil. Mes cuticules sont imprégnées de terre d'ombre. Je suis une excroissance de cet atelier, mais je n'en suis plus le mobilier.

Soudain, un bruit nouveau. Le grincement du portail en fer forgé, tout en bas de la propriété. Un cri de métal lointain, mais distinct. Il est revenu.

Je ne panique pas. L'accélération de mon pouls est une percussion bienvenue, un rythme de tambour de guerre. Je ne cherche pas à m'essuyer. Je ne cherche pas à effacer les traces. Je me lève, et le bruit de la peinture qui s'étire entre mes cuisses est une déchirure de parchemin.

Je regarde le désordre que j'ai créé. Les pots ouverts, les pinceaux jetés au sol avec un bruit de bois mort, les taches de bitume sur le schiste. C'est un paysage de dévastation esthétique. Je me tiens au centre, une statue de boue vivante.

Le bruit des pneus sur le gravier revient, plus fort, une mastication de pierre. La portière de la voiture claque — un coup de tonnerre qui scelle mon destin. Puis, le silence revient, mais ce n'est plus le même silence qu'à mon arrivée. C'est un silence chargé de particules, un silence qui a une densité, un poids de plomb.

J'entends le trousseau de clefs d'Elias. Le cliquetis des anneaux de métal est une morsure de froid. Le bruit de la serrure de la porte d'entrée est un verdict. Il monte les escaliers. Le son de ses bottes de cuir sur les marches de bois est une progression inexorable, un compte à rebours de prédateur. Chaque pas fait vibrer le plancher de l'atelier, une onde de choc qui remonte dans mes talons.

Il s'arrête devant la porte. Je l'entends respirer de l'autre côté du panneau de chêne. Son souffle est court, saccadé, le bruit d'un homme qui pressent que son sanctuaire a été profané.

Je saisis le flacon de térébenthine de Venise qui trône sur le guéridon. Je le débouche. Le \*cloc\* du verre est ma réponse à sa présence. Je renverse le liquide sur mes mains peintes, le laissant dissoudre les premières couches de noir. Le son de la dissolution est un crépitement de neige qui fond, un murmure chimique.

La poignée de la porte commence à tourner. Le grincement est lent, tortueux, une agonie de métal.

Je redresse la tête. Pour la première fois, la térébenthine sent la liberté, pas le poison.

# Chapitre 8

## L'Or de l'Infamie

Le panneau de chêne pivote sur ses gonds avec une fluidité huileuse, libérant un courant d'air spectral qui lèche mes chevilles. Elias Thorne se tient sur le seuil, silhouette découpée par la clarté crue du couloir. Il ne bouge pas. L'onde de choc thermique de son arrivée précède son premier pas : une bouffée de froid extérieur, de givre de montagne et de laine humide, qui vient percuter l'air raréfié de l'atelier. Ses narines vibrent, analysant la saturation chimique de la pièce. Son regard ne se pose pas sur mon visage, mais sur le carnage chromatique qui macule mes cuisses et le sol de schiste. Le bitume que j'ai étalé sur ma propre chair brille encore d'un éclat gras, captant la lumière des lampes UV comme une flaque de pétrole. Je sens la chute brutale de ma propre température cutanée ; mes pores se rétractent, créant une surface de chair de poule sous la couche de pigment noir.

Il avance. Le balancement de sa veste de velours déplace des masses d'air tiède. Il ne crie pas. Il n'y a aucune trace de fureur dans l'inclinaison de son cou. Il y a une curiosité clinique, le détachement d'un chirurgien face à une tumeur dont la forme serait, par un hasard grotesque, fascinante. Il contourne le guéridon. Le frottement de ses semelles sur le sol produit une vibration thermique que je ressens jusque dans mes vertèbres. Il s'arrête à trente centimètres de moi. La chaleur de son corps, conservée sous les couches de ses vêtements sombres, irradie vers mon torse nu comme un foyer invisible. Je suis un bloc de marbre sous un souffle de forge.

« Un repentir, Isadora ? » sa voix est un murmure sec, dépourvu de toute humidité.

Ses doigts, longs et osseux, se déploient. Il ne me touche pas encore. Il observe la façon dont le bitume a commencé à figer sur ma hanche, créant une tension de surface

qui tire sur mon épiderme. La térébenthine que j'ai versée sur mes mains s'évapore, emportant avec elle les dernières calories de mes paumes ; le froid de l'évaporation est une brûlure inversée, une morsure de glace qui fait trembler mes tendons. Elias approche sa main de ma taille, sans contact, testant le rayonnement de ma peau. Il sourit, une simple contraction des muscles masséters.

« Tu as voulu saturer le support. Tu as cherché l'obscurité absolue pour masquer la transparence du vernis. C'est une erreur de débutant, mais la texture... la texture est d'une densité imprévue. »

Il se détourne brusquement. Le mouvement de sa cape de travail crée un vortex d'air froid. Il se dirige vers le fond de l'atelier, là où les becs Bunsen et les plaques chauffantes maintiennent une température constante pour les préparations de colles animales. Je reste immobile, centre de gravité d'un monde qui bascule. Le froid du sol de schiste remonte le long de mes jambes, une anesthésie minérale qui fige mes muscles. J'entends le déclic d'un interrupteur, puis le ronronnement sourd d'une résistance électrique qui monte en température. L'air commence à vibrer au-dessus du plan de travail. Une odeur de vieux ossements calcinés s'élève — la colle de peau de lapin qu'il met à chauffer dans un bain-marie de cuivre. C'est une chaleur organique, lourde, qui sature l'espace entre nous.

Il revient vers moi avec un petit pot de terre cuite. La base du récipient irradie une chaleur rougeoyante. À l'intérieur, l'assiette arménienne — cette argile onctueuse, d'un brun de terre de Sienne brûlée — a été fluidifiée avec la gélatine chaude. Il pose le pot sur le bord de ma sellette. La vapeur qui s'en échappe caresse mon ventre, un contraste violent avec le courant d'air qui continue de filtrer sous la porte.

« Ne bouge pas. La moindre oscillation thermique modifierait la tension de la feuille. »

Il saisit un pinceau en poils de martre, un instrument d'une souplesse absolue. Il le

trempe dans l'assiette chaude. Quand la soie touche le sommet de mon sein gauche, le choc thermique m'arrache un spasme que je réprime aussitôt. C'est une caresse de lave liquide. L'argile chaude se dépose en une couche uniforme, épousant le relief de mon aréole, colmatant les pores de ma peau comme on apprête une toile de lin avant l'enduit. La chaleur se diffuse en profondeur, dilatant les capillaires, faisant battre mon sang contre la barrière de boue brûlante. Il descend vers mon sternum, traçant une ligne de feu liquide qui divise mon buste en deux hémisphères. L'assiette arménienne, en refroidissant, commence à se rétracter. Je sens ma peau se tendre, se figer dans une armure d'argile qui devient, à chaque seconde, plus mate, plus sèche. La chaleur s'évapore, remplacée par une sensation de tiraillement minéral.

Elias ouvre une boîte en bois précieux. À l'intérieur, protégées par des feuilles de papier de soie, reposent les carnets d'or de vingt-deux carats. Il ne les touche pas avec les doigts ; le gras de la peau souillerait le métal. Il utilise un couteau à dorer dont la lame d'acier est un miroir de froid. D'un souffle imperceptible, il soulage une feuille d'or de son support. Elle est si fine, si éthérée, qu'elle semble flotter sur un coussin d'air, ondulant au rythme de ma propre respiration paniquée.

« Retiens ton souffle, Isadora. Ta propre chaleur est ton ennemie maintenant. »

Il approche la feuille d'or de mon ventre, là où l'argile est encore légèrement collante, à ce stade précis de la dessiccation que les maîtres appellent l'amoureux. L'or est attiré par l'humidité résiduelle de ma chair. Au moment où le métal touche l'assiette arménienne, je ressens une isolation thermique instantanée. L'or ne conduit pas ma chaleur, il la renvoie vers l'intérieur. Mon ventre devient un foyer clos. Il applique la feuille suivante sur mon sein. Le contact est une caresse de fantôme, un frôlement d'aile de papillon, mais l'effet est sismique. Sous l'or, ma peau ne respire plus. L'échange gazeux est coupé. Je sens la montée d'une fièvre localisée, une accumulation de calories qui ne peuvent plus s'échapper à travers l'épiderme.

Il utilise une agate montée sur un manche d'ébène pour le brunissage. La pierre est

d'une froideur polaire. Il l'écrase contre l'or qui recouvre mon mamelon. La pression est brutale, technique. Le frottement de la pierre sur le métal précieux crée une chaleur de friction, une incandescence invisible qui soude l'or à l'argile et l'argile à ma peau. À chaque passage de l'agate, le métal monte en température, passant d'un jaune mat à un éclat rutilant, un miroir de feu qui semble consumer mon propre corps. La pierre glisse, écrase, polit. La sensation est un paradoxe insupportable : le froid du noyau de l'agate et la fournaise du métal poli.

Il travaille avec une lenteur de prédateur. Chaque centimètre carré de mon torse est désormais une zone de conflit thermique. Là où l'or est posé, je brûle d'une chaleur interne, étouffante ; là où ma peau reste nue, je frissonne sous les courants d'air de l'atelier. Je suis un être scindé, une créature de deux températures incompatibles. Elias s'arrête un instant pour ajuster la lampe infrarouge au-dessus de nous. La lumière rouge inonde ma peau dorée. L'or absorbe les radiations, devenant une plaque de métal chauffée à blanc sur ma poitrine. Ma respiration devient laborieuse, chaque mouvement de ma cage thoracique est une lutte contre cette armure qui refuse de s'étirer. La dorure ne suit pas les cycles de la vie ; elle impose sa rigidité absolue.

« Regarde-toi, Isadora. Tu n'es plus une source de déperdition. Tu es un réceptacle. »

Sa main gantée de coton blanc effleure la zone dorée. À travers le tissu, je sens la pression de ses doigts, une chaleur sèche et autoritaire. Il ne cherche pas mon plaisir, il vérifie l'adhérence du métal. Il descend vers mon nombril, appliquant de nouvelles feuilles avec une précision de miniaturiste. L'or sature maintenant tout mon abdomen, créant une carapace de lumière qui palpite au rythme de mon cœur. Sous la couche métallique, ma sueur commence à perler, incapable de s'évaporer. Elle s'accumule entre mon derme et l'assiette arménienne, créant un film liquide bouillant qui menace de décoller l'œuvre. Elias le sent. Il prend une éponge naturelle imbibée d'eau glacée et la presse sur les flancs de ma taille, là où l'or s'arrête. Le choc est tel que ma vision se trouble de phosphènes. Le froid de l'eau descend dans mes hanches comme une coulée de plomb fondu, tandis que mon ventre continue de s'embraser sous sa

cuirasse de vingt-deux carats.

Il reprend l'agate. Le bruit de la pierre sur mon corps est celui d'un ongle sur une plaque de verre, un crissement thermique qui me fait serrer les dents jusqu'à la douleur. Il polit mon plexus, là où les os sont saillants. La douleur de l'os écrasé par la pierre se mêle à la brûlure du métal. Je ne suis plus une femme, je suis un objet en cours de finition, une relique dont on parfait l'éclat avant de l'enfermer dans un tabernacle. La sueur coule maintenant librement sous l'or, créant des rigoles de chaleur humide qui me chatouillent de façon atroce, mais je ne peux pas bouger. Je suis emprisonnée dans cette gangue de luxe et d'infamie.

Elias se recule enfin. Il éteint la lampe infrarouge. L'obscurité relative de l'atelier revient, brisée seulement par les reflets résiduels sur mon buste. La température de l'air semble chuter de dix degrés instantanément. Ma peau nue se couvre de marbrures violacées sous l'effet du froid, mais mon torse, protégé par l'or, reste une île de chaleur stagnante, un cœur de réacteur qui refuse de refroidir. Je me regarde dans le miroir de l'atelier, une grande glace piquée de taches d'humidité.

L'image qui me fait face est terrifiante. Le bitume noir de mes cuisses semble dévorer mes jambes, tandis que mon buste irradie une lumière divine, monstrueuse. Je suis une idole byzantine, une icône décapée par le temps et reconstruite par la main d'un fou. L'or me donne une autorité que je n'ai jamais possédée, la souveraineté du métal inaltérable, mais c'est une souveraineté qui m'étouffe. Je sens la colle de peau se figer totalement, l'argile devenir dure comme de la pierre, l'or se sceller sur ma chair. Chaque inspiration est un blasphème contre la perfection de la dorure. Je suis prisonnière de mon propre éclat, une statue de chair dont le sang bout sous une armure de soleil mort.

Elias range ses outils avec une méticulosité de fossoyeur. Le bruit du couteau à dorer retombant dans sa boîte de velours est un point final. Il ne me regarde plus. Il a fini son travail de restauration. Il a intégré mon acte de rébellion — cette noirceur de

bitume — dans un projet plus vaste, plus écrasant. Il a transformé ma haine en un ornement.

Je reste debout sur le schiste froid, les pieds gelés, le ventre en feu. Je suis une œuvre achevée, figée dans une éternité de métal précieux, incapable de retrouver la tiédeur simple de la vie. L'or ne tremble plus au souffle de ma respiration ; c'est ma respiration qui se brise contre l'or. Je suis devenue une armure vide, une idole d'infamie dont la vérité est enterrée sous une couche de lumière absolue. Le froid de l'atelier m'enveloppe, mais sous la dorure, la fièvre de ma propre existence continue de brûler, sourde, invisible, condamnée au secret de la matière.

# Chapitre 9

## Le Craquelé de la Conscience

L'ongle du majeur n'a pas cédé avec la netteté d'un éclat de verre. Il s'est effiloché en lamelles de kératine grise, une lente déhiscence qui a mis à nu la pulpe rosée, palpitante sous l'assaut de l'air sec. La douleur n'est pas une décharge, mais une vibration sourde, un frottement de nerf contre le résidu de craie qui tapisse les draps. Je contemple cette brèche dans mon intégrité physique comme une lacune sur un panneau de chêne vermoulu. Ma main gauche, celle qui n'est pas encore totalement scellée par les traitements d'Elias, tremble contre la rugosité de la couverture en laine bouillie. Le textile accroche chaque petite peau morte, chaque squame de mon épiderme desséché par les séances d'UV. Je suis une surface qui s'effrite. L'humidité de ma propre chair semble s'évaporer à travers cette déchirure unguéale, laissant derrière elle une sensation de fibre dénudée, de paille de fer frottée contre du velours rase.

Le battement de mon pouls dans le bout du doigt est un métronome lourd. Un rythme de sédimentation.

La porte de la chambre pivote sans le moindre grincement, mais je sens le déplacement d'air contre mes joues, une onde de pression qui apporte avec elle une effluve de musc rance et de fleurs fanées, étouffées sous la poussière de carrière. Sélène glisse dans l'ombre portée des rideaux de lin lourd. Elle ne marche pas ; elle se déplace avec la raideur d'un mannequin dont les articulations de bois auraient été trop serrées. Ses doigts, longs et noueux comme des racines de bruyère, emprisonnent un pot de grès vernissé. Le contact du récipient contre ma table de chevet produit un choc mat, un bruit de terre cuite pleine.

Elle ne dit rien d'abord. Elle observe ma main. Sa propre peau est une marqueterie de derme durci, un patchwork de greffes où les pores ne s'alignent jamais, créant des zones de brillance artificielle à côté de plaques mates, fibreuses. Elle pose sa main sur la mienne. Le contact est celui d'un cuir tanné à l'alun, froid et sans souplesse, une surface qui a oublié la fonction de la sueur.

— L'ongle est le premier à trahir la porosité du support, murmure-t-elle. Sa voix a le grain d'une pierre ponce qu'on frotte sur une tranche de bois sec.

Elle plonge deux doigts dans le pot. Elle en sort une masse visqueuse, une substance d'un vert de vessie sombre, presque noire, qui s'étire en fils gélatineux. C'est un onguent de consoude et de graisse de suint, une préparation qui sent la laine mouillée et le fer acide. Elle l'applique sur ma blessure. La texture est grasse, d'une onctuosité dérangeante qui comble les interstices de ma peau. Je sens le froid du baume s'insinuer dans la plaie, une sensation de morsure chimique qui précède un apaisement poisseux. Elle masse mon doigt avec une insistance méthodique, comme si elle cherchait à faire pénétrer le liant dans les fibres les plus profondes de mon être.

— Il prépare le vernis final, Isadora.

Le mot "vernis" tombe dans le silence de la chambre comme un bloc de plomb dans une cuve d'huile. Je sens ma carotide bondir sous mes doigts. Le vernis final. L'étape de la fixation absolue. Dans l'atelier, le vernis n'est pas seulement une protection ; c'est un arrêt de mort pour le mouvement. C'est la couche qui empêche la peinture de respirer, qui scelle les pigments dans une éternité de résine rigide. Une fois posé, le tableau ne peut plus être retouché sans que l'on ne brise la structure entière. La chair devient émail. La souplesse devient rigidité vitreuse.

— S'il l'applique, tu ne pourras plus jamais plier les phalanges sans que la couche picturale ne craquelle, continue Sélène. Tu seras une relique. Admirable. Inaltérable. Morte sous le brillant.

Elle appuie sur ma paume. Je sens les os de sa main, des structures calcaires sans le moindre rembourrage graisseux, s'enfoncer dans ma chair. C'est une pression de chaux vive. Elle me tend un petit sachet de toile de jute. À l'intérieur, je sens des grains durs, une poudre qui crisse sous la pression du pouce.

— Pour le mortier, souffle-t-elle. Un grain de sable dans l'engrenage de la perfection.

Elle se retire, me laissant seule avec l'odeur de la graisse animale qui sature l'air. Je me lève. Mes pieds nus rencontrent le sol de schiste, mais je ne ressens plus le froid comme une agression ; c'est une information tactile pure, un étalonnage de ma propre solidité. Je m'habille d'une robe de coton brut, dont la texture de sac à grains irrite mes mamelons, une sensation de frottement nécessaire pour me rappeler que je suis encore une entité biologique, capable de réaction inflammatoire.

Je descends vers l'atelier. L'escalier de service en bois de chêne massif vibre sous mes pas, une résonance sourde qui monte dans mes chevilles. L'air change au fur et à mesure que j'approche du sanctuaire d'Elias. L'humidité des Alpes disparaît, remplacée par une sécheresse artificielle, une atmosphère de laboratoire où l'oxygène semble avoir été filtré à travers des couches de charbon actif.

Je pénètre dans l'atelier sous verrière. La lune jette des reflets d'argent mat sur les grandes feuilles de papier de riz qui sèchent, suspendues à des fils de cuivre. Le silence est total, seulement perturbé par le tic-tac thermique des structures métalliques qui refroidissent. Elias n'est pas là. Son absence a une consistance physique, une empreinte de rigueur qui flotte sur les établis.

Je m'approche du plan de travail central. Là, rangés avec une symétrie chirurgicale, se trouvent les godets de porcelaine blanche. À l'intérieur, les liants attendent. Il y a de la gomme adragante, des résines dammar en larmes translucides qui ressemblent à des perles de sueur figée, et surtout, le précieux vernis de copal qu'il réserve pour la

finition. Je plonge mes doigts dans un bol de gomme-laque. La sensation est visqueuse, une adhérence qui refuse de lâcher la peau, comme une toile d'araignée liquide.

J'ouvre le sachet de Sélène. Ce n'est pas du sable. C'est de la poussière de verre pilé mêlée à du sel de mer. Un abrasif invisible. Une impureté hygroscopique.

Je commence le sabotage. Mon geste est précis, dénué d'hésitation. Je saupoudre le mélange dans les flacons d'huile de noix clarifiée. Je sens le crissement des cristaux contre les parois de verre lorsque je remue doucement avec une spatule d'ivoire. Le sel va attirer l'humidité, provoquer des efflorescences sous la surface, faire gonfler la matière de l'intérieur jusqu'à ce que le vernis éclate en un réseau de fissures irréparables. Le verre pilé agira comme une lame microscopique, coupant les chaînes de polymères du liant.

Je passe ensuite aux brosses. Les poils de martre sont d'une douceur écœurante, un effleurement de soie qui semble se fondre dans la pulpe de mes doigts. Je saisis une pince de précision. Avec une patience de restauratrice, j'insère des brins de mes propres cheveux, coupés très court, à la base des viroles. À chaque coup de pinceau, un poil rebelle se détachera, s'engluera dans la couche fraîche, créant une imperfection, une scorie organique dans le lissé divin qu'Elias recherche.

L'odeur qui m'entoure n'est plus celle de la térébenthine habituelle. C'est une odeur de vinaigre de bois, acide et pénétrante, qui me pique les narines. Je m'approche de la toile, ou plutôt de ce qui sert de support à ma prochaine transformation. C'est une plaque de cuivre préparée au blanc de plomb. La surface est d'une planéité monstrueuse, un miroir blanc qui attend de dévorer mon image. Je pose ma main sur le métal. Il est d'une neutralité thermique absolue, une inertie qui m'effraie.

Je sors une petite fiole de ma poche. C'est de l'acide acétique pur, obtenu en distillant du vinaigre de cidre pendant des jours sur un réchaud dissimulé. J'en dépose trois

gouttes, seulement trois, dans le vernis de finition. La réaction est invisible à l'œil nu, mais je sais ce qui se prépare. L'acide va s'attaquer au cuivre sous la peinture, créant une réaction de verdissement lent, une gangrène de carbonate de cuivre qui remontera à travers les couches, transformant ma peau peinte en une mosaïque de taches d'un vert de gris toxique.

Je sens une goutte de sueur glisser le long de ma colonne vertébrale. Elle trace un chemin de froid liquide sur ma peau sèche, une sensation de vie qui s'échappe.

Soudain, un bruit de pas. Pas sur le bois, mais sur le schiste du couloir. Un bruit de semelles de cuir dur, un claquement sec, régulier, comme le martèlement d'un marteau à garnir. Elias.

Je n'ai pas le temps de fuir. Je me glisse derrière les lourds rideaux de velours d'Utrecht qui isolent la zone de séchage. Le tissu est pesant, saturé d'une poussière séculaire qui me chatouille la gorge. L'odeur du velours est celle d'un théâtre fermé, un mélange de poussière, d'amidon et d'humidité contenue. Je reste immobile, retenant mon souffle. Mon cœur cogne contre mes côtes comme un oiseau prisonnier d'une cage d'os.

Elias entre dans l'atelier. Il n'allume pas les lampes UV. Il se déplace dans la pénombre avec l'assurance d'un aveugle dans sa propre demeure. Je l'entends manipuler les flacons. Le tintement du verre contre le marbre de l'établi est un son pur, cristallin, qui me lacère les oreilles. Il s'arrête devant le bol de vernis où j'ai introduit l'acide et le verre pilé.

Je sens le silence s'épaissir. Il a la texture d'une ouate étouffante. Elias ne bouge plus. Est-ce qu'il sent l'altération ? Est-ce que son instinct de prédateur de la matière a perçu le changement de viscosité, la légère modification de l'indice de réfraction du liquide ?

Il plonge une brosse dans le mélange. Le bruit des poils qui saturent de liquide est un frottement de soie mouillée. Il fait un geste dans le vide, un mouvement de poignet d'une grâce absolue, testant la charge du pinceau. Puis, il repose l'outil.

— La patience est la première vertu du fixateur, Isadora.

Sa voix ne vient pas de l'endroit où il se tient. Elle semble émaner des murs eux-mêmes, une résonance qui fait vibrer le velours contre mon dos. Il sait que je suis là. Il sait toujours.

Il s'approche du rideau. Je vois son ombre s'étendre sur le tissu, une tache d'obscurité qui dévore les motifs de la draperie. Je sens la chaleur de son corps à travers le velours, une radiation thermique qui me fait l'effet d'un four à céramique. Sa main se pose sur le tissu, juste à la hauteur de mon visage. Je vois la pression de ses doigts déformer le velours, créant des puits d'ombre profonde dans les côtes du tissu.

— Tu crois introduire le chaos, dit-il d'un ton monocorde, presque professoral. Mais le chaos est une composante du sublime. Le craquelé n'est pas une défaillance. C'est la preuve que la matière lutte contre la forme. Et j'aime que tu luttas, Isadora.

Sa main glisse sur le rideau, un frottement lent qui produit un sifflement de textile. Il s'éloigne. Je l'entends quitter l'atelier, ses pas décroissants sur le schiste, laissant derrière lui une atmosphère de menace suspendue.

Je sors de ma cachette. Mes mains sont couvertes de poussière grise. Je regarde le flacon de vernis. Le sabotage est là, invisible, une bombe à retardement moléculaire. Mais les paroles d'Elias résonnent comme une couche de vernis supplémentaire, une couche psychologique que je n'avais pas prévue. Il intègre ma rébellion à son œuvre. Il veut mes cicatrices. Il veut mes failles.

Je retourne à l'établi. Mes doigts effleurent la surface du cuivre préparé. C'est alors

que je le remarque. Dans un coin de la plaque, là où le blanc de plomb est le plus épais, Elias a tracé un signe avec la pointe d'un scalpel. Une petite entaille, une cicatrice dans l'apprêt.

C'est une date. Celle de demain.

Le jour du vernissage final. Le jour où ma peau et la toile ne feront plus qu'un sous la résine de copal.

Je sens une rage froide monter en moi, une texture de glace pilée qui envahit mes veines. Je ne serai pas son chef-d'œuvre brisé. Je ne serai pas la preuve par l'échec de sa quête de perfection. Je saisis une petite spatule de métal. Le contact du fer est dur, rassurant. Je ne me contente plus d'altérer les liants.

Je m'approche de l'étagère des pigments rares. Là, dans un bocal scellé à la cire, se trouve le réalgar. Un sulfure d'arsenic d'un orange-rouge violent, d'une beauté vénéneuse. La poudre est lourde, dense. Je l'ouvre. L'odeur d'ail et de soufre m'agresse, une sensation de brûlure chimique immédiate dans les muqueuses. J'en prends une pleine poignée. La texture est celle d'un sable très fin, d'une douceur trompeuse qui s'insinue sous mes ongles cassés.

Je ne le mélange pas au vernis. Je le répands directement sur le siège où je m'assieds pour les séances de pose. Je le frotte contre le bois de l'établi, je l'imprègne dans les fibres du chiffon qu'il utilise pour essuyer mes membres. L'arsenic passera par mes pores. Il passera par ses mains. Nous serons empoisonnés ensemble par la couleur.

Je quitte l'atelier, les mains rouges de cette poussière de mort. En remontant l'escalier, je sens chaque marche comme une agression contre la plante de mes pieds, une texture de bois sec qui réclame mon sang.

Dans ma chambre, je me lave les mains à l'eau froide. Le savon à la cendre est

décapant, il laisse ma peau avec une sensation de parchemin trop tendu, prêt à craquer au moindre sourire. Je m'allonge sur mon lit, les membres raides. Le grain de sable est dans le mortier. L'impureté est dans le sang.

L'effondrement peut commencer. Il ne sera pas spectaculaire. Il sera une lente dégradation chromatique, une desquamation de l'âme, un réseau de craquelures qui finira par dévorer le cadre. Je ferme les yeux, et sous mes paupières, je vois le monde comme une toile de maître que l'on aurait oubliée dans une cave humide : magnifique, terrifiante et condamnée à la poussière.

# Chapitre 10

## L'Enchère des Corps

Le faisceau d'une lampe à arc foudroie l'obscurité, découpant l'air en un cône de poussière incandescente. La lumière n'éclaire pas, elle dissèque. Sous mes pieds, le plateau de chêne massif gémit, un craquement de fibres sèches qui remonte le long de mes malléoles jusqu'au bassin. Elias a actionné le levier. La rotation commence. Lente. Sacadée. Un degré toutes les deux secondes, un glissement mécanique qui expose chaque pore de mon épiderme au scalpel optique des hommes assis dans l'ombre.

Je suis une surface de projection. Un écran biologique saturé de sels métalliques. Pour cette présentation, Elias a travaillé sur la transparence : il a saturé mes tissus de gomme adragante pour lisser le grain naturel de la peau, puis il a appliqué une couche de blanc de titane dilué à l'extrême, créant cette pâleur opalescente qui semble émettre sa propre clarté. Je ne suis plus Isadora ; je suis une « Vénus Anatomique » préparée pour l'enchère, une étude sur la réfraction de la lumière sur les tissus vivants.

Le mouvement circulaire m'offre une vision fragmentée de l'atelier. Marcus se tient à la lisière du cercle lumineux, sa silhouette déformée par l'aberration chromatique des lentilles de projection. À ses côtés, l'Acheteur n'est qu'une paire de gants de chevreau blanc et le reflet d'une monture de lunettes en or. Ils ne regardent pas mon visage. Leurs yeux sont fixés sur le réseau de veinules que le traitement aux infrarouges a fait remonter à la surface de mon torse, dessinant une cartographie d'indigo et de mauve sous le glacié translucide.

— Observez la qualité de l'imprégnation, murmure la voix d'Elias, quelque part derrière le projecteur. La couche picturale ne repose pas sur le derme. Elle s'y est

incorporée par osmose. C'est une fusion totale entre le support et le pigment.

Le plateau sursaute. Un choc sec dans l'engrenage à crémaillère. Ma hanche gauche passe dans le champ de vision de l'Acheteur. Sur la crête iliaque, Elias a déposé une traînée de poudre de bismuth. Le métal, en s'oxydant légèrement à l'air, produit des reflets irisés, des dégradés de jaune paille et de bleu de cobalt qui imitent l'aspect de l'huile sur l'eau. Je sens l'air froid de la pièce se condenser sur cette zone, une humidité invisible qui alourdit le pigment.

— Et la pérennité ? demande l'Acheteur. Sa voix est un froissement de parchemin vieux de trois siècles. La matière organique est instable par nature, Thorne. Comment garantissez-vous que ce... spécimen ne va pas se dégrader dans six mois ?

Le plateau s'arrête net. L'inertie manque de me faire basculer, mes orteils se crispent sur le bois dont les fibres, poncées à l'extrême, offrent la rugosité d'une langue de chat.

— Le fixateur est un polymère de synthèse dérivé de la gomme-laque purifiée, répond Elias. J'ai stabilisé le pH du flux lymphatique par des injections localisées d'alun de potassium. Elle est pétrifiée dans sa propre perfection. Elle ne vieillira plus, Monsieur Van Eyck. Elle ne fera que se patiner.

Van Eyck. Le nom claque comme un couperet sur un bloc de marbre. Le collectionneur de Bruges. Celui dont on dit qu'il possède une aile entière de son palais dédiée aux « natures mortes animées ». Sélène m'en a parlé, un soir où elle s'était traînée jusqu'à ma porte, ses propres cicatrices purulant sous un maquillage de terre de Siène.

Un gant de chevreau s'avance dans le cône de lumière. Il ne me touche pas, mais l'index ganté trace une ligne dans l'air, à quelques millimètres de mon épaule. L'ombre portée du doigt sur ma peau est d'un noir d'ivoire absolu, une tache de néant

qui dévore les pigments métalliques.

— Les craquelures, dit Van Eyck. Là, sous la clavicule droite. Est-ce intentionnel ?

Je retiens mon souffle. Le plexus solaire est bloqué. Sous la couche de vernis qui durcit à chaque seconde, mon diaphragme lutte contre une armature invisible. Les craquelures. Ce sont celles que j'ai provoquées en frottant mon épaule contre le montant du lit hier soir, une tentative désespérée de briser l'intégrité de l'œuvre.

Elias s'approche. Ses pas sur le schiste du sol produisent un son mat, une absorption totale du bruit. Il entre dans la lumière. Son visage est une étude de contrastes, les pommettes saillantes accrochant les rayons UV, les orbites plongées dans une ombre sépia. Il examine la zone, son souffle chaud heurtant ma peau froide, créant un choc thermique qui fait vibrer les terminaisons nerveuses de mon cou.

— C'est un *\*pentimento\** délibéré, ment-il avec une assurance chirurgicale. Une réminiscence de la fragilité humaine sous la strate de l'immortalité. C'est ce qui donne à la pièce sa valeur tragique. L'imperfection contrôlée est le sommet de l'art.

Il sort de sa poche une petite loupe d'horloger et l'applique presque contre ma chair. Je vois l'énormité de son iris à travers le verre, une galaxie de fibres brunes et de pupille dilatée. Il sait que j'ai essayé de me détruire. Il voit les traces de ma rébellion dans l'alignement des fissures du vernis. Ses doigts, longs et secs comme des pinceaux de martre, se referment sur mon épaule. La pression est calculée : assez forte pour marquer, pas assez pour altérer la couche de préparation.

— Admirable, soupire Van Eyck. Quelle est la mise à prix pour l'acquisition définitive ? Je ne parle pas d'une location pour une exposition saisonnière, Thorne. Je veux le titre de propriété total. L'exclusivité du support.

Le mot « support » résonne dans la verrière au-dessus de nous. La lune, à travers le

verre encrassé de l'atelier, n'est qu'une tache de blanc de zinc, lointaine et froide. Je réalise avec une clarté minérale que mon corps est en train d'être dépecé juridiquement avant de l'être physiquement. Ils discutent de moi comme d'un panneau de chêne du XVI<sup>e</sup> siècle dont on évalue la résistance aux xylophages.

— Cent cinquante mille florins pour la structure, déclare Marcus, brisant son silence. Plus les frais de maintenance biophysique. Elias devra voyager avec elle pour les six premières séances de retouches dermiques. Le transport se fera en caisson pressurisé, sous atmosphère inerte, pour éviter l'oxydation des pigments d'argent sur les articulations.

La transaction est une suite de fréquences sèches, de chiffres qui tombent comme des gouttes d'acide sur une plaque de cuivre. Je ferme les yeux, mais la lumière du projecteur est si intense qu'elle traverse mes paupières, m'offrant une vision endoptique de mes propres vaisseaux sanguins, un réseau de corail alizarine flottant dans un océan de lumière orange.

— Je double la mise, coupe Van Eyck. Mais je refuse les retouches. Je veux l'objet tel quel. Une fois qu'elle passera ma porte, elle n'appartiendra plus qu'à ma vue. Je n'accepte pas que les mains d'un autre touchent la surface de ce que je possède.

Un silence de plomb s'abat sur la pièce. Le seul son est le bourdonnement électrique de la lampe à arc, un grésillement d'insecte pris au piège. Elias ne répond pas immédiatement. Je sens ses doigts se crispier sur mon épaule. Est-ce l'orgueil du créateur ou l'hésitation du marchand ?

— Dans ce cas, dit Elias d'une voix qui a perdu toute inflexion humaine, le prix ne suffit plus. Il me faut une garantie que le support ne sera pas altéré par... une utilisation abusive. La conservation exige une immobilité quasi totale.

— Elle sera placée sous vitrine, Thorne. Une cloche de verre sous vide partiel. Elle

sera la pièce centrale de mon cabinet de curiosités. Personne ne la touchera. Elle sera un pur objet de contemplation visuelle. Pour l'éternité, ou du moins, ce qu'il en reste.

L'image s'imprime dans mon esprit avec la violence d'une morsure à l'eau-forte : moi, debout sur ce plateau, figée derrière une paroi de cristal, mes poumons se desséchant lentement dans un air raréfié, mes yeux fixés sur un point invisible tandis que la poussière d'or s'accumule sur mes cils. Une relique. Une sainte de chair empaillée dans du vernis.

— C'est entendu, dit Marcus. Elias, prépare l'acte de cession.

Le plateau recommence à tourner. C'est la fin de la séance. Le mécanisme émet un sifflement aigu, un cri de métal martyrisé. La lumière décline, le projecteur s'éteint dans un cliquetis de refroidissement, laissant mes rétines saturées d'images fantômes, des taches violettes qui dansent dans l'obscurité soudaine.

Je sens Elias s'approcher à nouveau. Il ne parle pas. Il sort un flacon de son tablier. L'odeur d'huile de lin s'élève, grasse et lourde. Il l'applique sur la « craquelure » de mon épaule. La sensation est visqueuse, une caresse de limace sur une plaie ouverte. Il lisse le défaut, le comble avec une résine ambrée qui scelle ma peau une nouvelle fois.

— Tu as entendu, Isadora ? murmure-t-il à mon oreille. Tu vas devenir une légende. Les hommes se battront pour un seul de tes regards à travers le verre. Tu n'auras plus jamais froid. Tu n'auras plus jamais faim. Tu ne seras plus qu'une image pure.

Sa main descend le long de mon bras jusqu'à mon poignet. Il cherche le pouls. Ses doigts froids pressent l'artère radiale. Je sais ce qu'il cherche : la régularité, l'absence d'émotion, la preuve que je suis déjà devenue une nature morte. Mais sous sa pression, mon sang cogne avec une fureur de bête traquée. Le rythme est saccadé, violent, une révolte organique contre la géométrie de son monde.

— Demain, nous ferons le dernier glacis, continue-t-il, ignorant le tumulte sous sa pulpe. Un mélange d'ambre jaune et de poussière de diamant. Cela donnera à ton épiderme cette scintillation surnaturelle des icônes byzantines. Marcus a déjà commandé la caisse de transport. Doublée de velours noir.

Il se recule. Dans le demi-jour de l'atelier, sa silhouette ressemble à celle d'un fossoyeur de luxe. Il range ses outils, ses pinceaux, ses spatules. Le cliquetis des métaux est un glas.

Je reste seule sur le piédestal, immobile, tandis que les bruits de pas de Marcus et Van Eyck s'éloignent dans le couloir de schiste. Le silence qui revient est d'une épaisseur de feutre. Je regarde mes mains. Sous la faible lumière de la lune qui filtre maintenant par la verrière, elles ne ressemblent plus à des mains. Elles sont des sculptures d'albâtre veiné, les doigts effilés par le ponçage, les ongles recouverts d'une laque d'argent qui les transforme en griffes minérales.

Je ne peux pas m'échapper. Chaque mouvement que je fais risque de briser cette carapace de vernis qui coûte maintenant plus cher qu'une vie humaine. Si je cours, ma peau va se déchirer comme un vieux parchemin. Si je crie, le vernis sur mes joues va éclater en mille éclats tranchants.

Je lève les yeux vers la verrière. Un oiseau de nuit passe, une ombre furtive contre le disque lunaire. Il est libre, il a des plumes, du sang chaud, une odeur de terre et de vent. Moi, je sens la térébenthine et le temps arrêté.

Le marteau de la vente est tombé. Je l'ai entendu dans le claquement de la porte de l'atelier. L'adjudication est finale. Je n'appartiens plus au monde des vivants, ni même au monde d'Elias. Je suis la propriété d'un homme qui collectionne le silence et l'immobilité.

Je descends du plateau. Mes mouvements sont lents, calculés, pour éviter la douleur de la tension cutanée. Chaque pas est une négociation avec la matière. Je me dirige vers le grand miroir au fond de la pièce, une glace au tain piqué qui déforme la réalité en une myriade de points noirs.

Ce que je vois n'est pas une femme. C'est une surface. Une composition chromatique d'une beauté terrifiante. Le pigment de bismuth sur mes hanches brille d'un éclat maléfique, le blanc de titane de mon torse m'enveloppe d'un linceul de lumière. Je suis magnifique. Je suis une œuvre d'art majeure. Et je suis morte sous la surface.

Je tends la main et touche la vitre froide du miroir. Mon reflet fait de même. Le contact du verre contre mes doigts laqués produit un son cristallin, un tintement de fin du monde. C'est là que je resterai désormais. Derrière une paroi. Un objet que l'on regarde, mais que l'on ne touche plus.

Une larme commence à poindre au coin de mon œil. Je la sens monter, une perle de sel et d'eau. Mais avant qu'elle ne puisse couler, je la bloque. Si elle glisse sur ma joue, elle tracera un sillon dans le glaci. Elle détruira l'œuvre. Elle diminuera ma valeur.

Je ravale ma peine, la transformant en une boule de plomb dans mon estomac. Mon visage redevient un masque de porcelaine. Je suis Isadora, la pièce maîtresse du Manoir de Valdorme, vendue au plus offrant, prête à être mise sous cloche, pour l'éternité du regard.

Le silence de l'atelier est désormais celui d'un tombeau royal. Les pigments se déposent, les vernis durcissent, et dans l'ombre, je ne suis plus qu'un éclat de lumière froide, une promesse de perfection qui attend sa vitrine.

# Chapitre 11

## La Nuit des Résines

Le mélange poisseux de la résine luit d'un éclat maléfique sous la lune. Dans le récipient en polyéthylène, la substance translucide ondule, emprisonnant des bulles d'air comme des souffles de suppliciés. C'est une masse inerte qui attend sa mutation. Elias manipule les flacons avec une précision de thanatopracteur. L'air de l'atelier, d'ordinaire saturé par les émanations grasses des vernis traditionnels, subit une invasion moléculaire brutale. L'odeur d'amine, âcre, évoquant le poisson en décomposition mêlé à l'ammoniac, envahit mes narines. Elle pique la muqueuse pituitaire, s'accroche aux parois de ma gorge, signalant le début de la réticulation. C'est une agression synthétique, un parfum de laboratoire qui dévore l'oxygène.

Je suis étendue sur la table opératoire en acier brossé. Le métal n'est plus froid ; il a la température neutre de mon propre corps, une extension de ma colonne vertébrale. Elias ne me regarde pas. Ses yeux sont rivés sur la balance de précision. Il verse le durcisseur goutte à goutte. Le cliquetis du verre contre le bord du bécher ponctue le silence. Chaque goutte accélère ma fin. L'odeur se transforme. À la morsure de l'ammoniac succède une effluve plus lourde, plus sucrée, presque narcotique, rappelant le camphre et le formol. C'est l'odeur de la conservation absolue. L'odeur du déni du temps.

— La viscosité est parfaite, murmure-t-il sans que ses lèvres semblent bouger.

Il approche la spatule. Je sens l'air se déplacer au-dessus de mon ventre. Ma peau, préparée, poncée, dégraissée à l'alcool isopropylique, est une surface d'adhérence optimale. Je ne suis plus Isadora ; je suis un support cellulo-adipeux prêt pour le scellage. Le pore de mon derme est ouvert, affamé. Je perçois le bourdonnement des

lampes halogènes au-dessus de nous, un son de friture électrique qui s'accorde au rythme de ma carotide. Mon pouls est une onde de choc dans le silence de l'atelier. Cent vingt battements par minute. Un rythme de proie.

Elias plonge le pinceau large, un spalter en poils synthétiques nerveux, dans le mélange. L'odeur de la résine devient écrasante. Elle s'insinue dans mes poumons, elle remplace l'azote. Je goûte le polymère au fond de mon palais, une saveur de plastique brûlé et de métal oxydé. Il commence par ma cheville droite. Le contact est une caresse de méduse. C'est visqueux, lourd, étouffant. La substance se répand, comblant les micro-reliefs de mon épiderme, noyant les poils invisibles, s'infiltrant dans les plis des articulations.

Mon cerveau analyse la progression du front chimique. La résine est un monomère qui cherche à se lier. Elle veut mes molécules. Elle veut se marier à ma kératine pour devenir une armure éternelle. Si je le laisse faire, dans vingt minutes, je serai une statuette vivante, une relique dont la respiration ne sera plus qu'un souvenir sous un pouce de cristal polymérisé.

C'est maintenant.

Je force ma physiologie à trahir la perfection. Elias me veut inerte, sèche, purifiée. Je descends dans les couches les plus archaïques de mon système limbique. Je convoque la peur, la vraie, celle qui déclenche la tempête hormonale. Sous la couche de résine qui monte déjà vers mes genoux, je commande à mes glandes sudoripares d'ouvrir les vannes. Je veux de l'eau. Je veux du sel. Je veux l'impureté de la vie.

La sueur commence à perler. C'est un processus invisible sous le film transparent, mais je sens l'humidité se glisser entre ma peau et le polymère. C'est un contaminant. Dans le monde d'Elias, l'eau est l'ennemi. Elle fait blanchir la résine, elle crée de l'opacité, elle empêche l'adhésion. Je sens le méat de mes pores expulser un flux lymphatique chaud. Le mélange chimique réagit. Une odeur nouvelle émerge, un

relent de soufre et de charogne mouillée, le signe que la réaction exothermique s'emballe.

— Qu'est-ce que... ?

Elias s'arrête. Il approche sa lampe frontale de ma jambe. La résine, normalement limpide, commence à se troubler. Des micro-bulles laiteuses apparaissent là où ma sueur rencontre le catalyseur. Il fronce les sourcils. Son autorité technique est prise en défaut par ma biologie révoltée.

— Tu chauffes, Isadora. Calme-toi. Tu détruis le glacis.

Sa voix est un scalpel de glace. Il ne s'inquiète pas pour ma chair, mais pour la transparence de son œuvre. Il reprend le spalter, essaie de lisser la zone, mais le mal est fait. La chimie est une loi souveraine. La présence de mes fluides corporels – le sel de mes larmes que je laisse enfin s'écouler sur mes tempes, l'humidité de mon souffle – altère le ratio du mélange.

La chaleur augmente brutalement. Ce n'est plus une tiédeur de réaction contrôlée, c'est une brûlure. La résine entre en phase de « gel ». Elle durcit tout en libérant une énergie thermique sauvage. Je sens mes mollets pris dans un étau de feu. L'odeur change encore. Elle devient fétide, évoquant le poil brûlé et le vernis que l'on décape au chalumeau. C'est ma propre peau qui commence à cuire sous le sarcophage plastique. La douleur est une ligne blanche, électrique, qui traverse ma colonne vertébrale.

Je ne hurle pas. Le cri resterait prisonnier de ma gorge saturée de vapeurs d'éther. Je me concentre sur la zone de rupture. Là où la sueur a créé une interface, la résine ne pourra pas se fixer. Une zone de délamination. Une faille dans la perfection.

Elias s'affole. C'est la première fois que je vois une fissure dans son masque de

conservateur. Il attrape un flacon de solvant, du xylène, dont l'odeur de bitume et de pétrole brut emplît instantanément la pièce, menaçant de nous asphyxier. Il tente de dissoudre la masse qui durcit, mais le polymère est déjà trop avancé dans sa réticulation. Il est en train de perdre le contrôle de la matière.

— Pourquoi secrètes-tu autant ? rugit-il. Tu gâches tout !

Il me saisit le poignet. Ses doigts, gantés de latex, glissent sur ma peau moite. Je vois les veines de son cou saillir, un réseau bleuâtre sous une peau parcheminée. Il est l'esclave de son désir de fixation, et je suis le solvant qui l'annihile.

Je pousse l'effort plus loin. Je mords l'intérieur de ma joue jusqu'à ce que le goût métallique du fer envahisse ma bouche. Je laisse le sang couler, un filet d'alizarine biologique qui glisse de ma lèvre pour s'écraser sur le mélange en cours de durcissement sur mon thorax. Le sang est un poison pour la résine. Il crée des traînées brunes, des tourbillons organiques qui souillent la pureté synthétique. L'odeur du sang chaud, mêlée à la puanteur chimique du polymère en surchauffe, crée un climat de charnier industriel.

— Arrête ça ! hurle-t-il.

Il tente de racler la résine avec une spatule métallique. Le son est atroce, un crissement de dents sur de l'ardoise, un bruit de fracture. Il arrache des lambeaux de substance semi-solide, emportant avec eux des fragments de mon épiderme. Je sens la morsure de l'acier contre mes côtes. La douleur n'est plus un concept, c'est une texture, granuleuse et brûlante.

Mais sous la couche qui fige, je sens la liberté. Le polymère ne "prend" pas. Il se craquelle, il devient une mosaïque de débris opaques au lieu d'une vitre éternelle. Je suis une œuvre ratée. Je suis un tableau dont le vernis a chanci, dont la couche picturale se soulève en écailles hideuses. Je suis redevenue de la matière instable.

Elias recule, la spatule tremblante. Ses yeux cherchent une solution technique, un antidote, mais il n'y a pas de remède à la vie qui s'exprime par le rejet. L'atelier est devenu une chambre à gaz. Les vapeurs sont si denses que la lumière des lampes UV semble se diffracter dans un brouillard jaunâtre. L'odeur est maintenant celle d'un incendie de pharmacie : un mélange de notes florales artificielles écrasées par le plastique calciné et l'ozone.

Je tente de me redresser. Le mouvement fait craquer la coque qui emprisonne mes jambes. C'est le bruit d'un œuf géant qui se brise, un son sec, définitif. Des éclats de résine, tranchants comme des rasoirs, tombent sur le sol de schiste avec un cliquetis de grêle. Chaque morceau qui tombe est une parcelle de son pouvoir qui s'effondre.

— Tu es défigurée, souffle-t-il, la voix brisée par l'horreur. Tu n'es plus présentable. Marcus ne pourra jamais te livrer dans cet état.

Je regarde mes jambes. Elles sont marbrées de plaques rouges, de zones blanchâtres où la résine a brûlé les premières couches du derme, et de traînées de sang séché. Je suis atroce. Je suis magnifique. Je suis une erreur de restauration, un pentimento qui refuse de rester caché sous la surface lisse.

Je pose mes pieds sur le sol. Le contact avec la pierre est une décharge de réalité. Je ne sens plus le froid, seulement la rugosité du minéral qui ancre mon corps dans le présent. L'odeur de la résine commence à s'estomper, chassée par le courant d'air froid qui s'engouffre par une verrière restée entrebâillée. L'odeur de la neige alpine, pure, neutre, glaciale, entre dans mes poumons comme un exorcisme.

Elias reste planté là, au milieu de ses flacons inutiles. Il ressemble à un alchimiste qui a muté l'or en plomb. Sa main tremble, tenant encore le spalter souillé de grumeaux plastiques.

— Tu t'es détruite, dit-il, presque pour lui-même.

— Non, Elias. Je me suis exhumée.

Ma voix est rauque, brûlée par les vapeurs, mais elle possède une densité que je ne lui connaissais pas. C'est une voix de chair, pas une voix de musée.

Je fais un pas. Un autre. La résine qui reste sur mon torse m'opprime encore, une plaque rigide qui entrave ma respiration. Elle est chaude, elle palpite au rythme de ma propre inflammation cutanée. C'est une armure que je devrai arracher centimètre par centimètre, une mue douloureuse qui laissera des cicatrices indélébiles. Mais ces marques seront mes propres lignes, mon propre dessin, pas le sien.

Je me dirige vers la sortie de l'atelier. Je passe devant le grand miroir au tain piqué. Je ne m'arrête pas pour regarder le désastre chromatique de mon corps. L'odeur de la liberté est ailleurs, dehors, dans l'humidité terreuse des montagnes et le parfum de l'ozone avant l'orage.

Derrière moi, j'entends le bruit d'un bocal qui se brise. Elias a dû lâcher prise. Je ne me retourne pas. Je sens la résine sur ma poitrine se contracter une dernière fois avant de se fendre sous l'effort de ma cage thoracique qui se gonfle d'un air nouveau. Le craquement résonne dans la nef de pierre, un adieu à la perfection de la mort.

Le cœur d'Isadora bat contre la prison de polymère qui durcit déjà. Mais le rythme est trop fort pour le plastique. Les parois cèdent. La matière organique gagne la guerre des molécules. Je sors dans la nuit, portant mes brûlures comme des médailles, mon odeur de sang et de chimie s'évanouissant dans le souffle immense des Alpes.

# Chapitre 12

## L'Écorchure Libératrice

Le cri de Sélène est étouffé par le rideau de velours de l'atelier. C'est un son granuleux, une vibration qui meurt dans les fibres lourdes du textile avant d'avoir pu ricocher contre les parois de schiste. Le silence qui suit possède une texture de feutre, une densité qui pèse sur mes tympans comme une plongée en eaux profondes. Mes pieds, débarrassés de leurs entraves, ne produisent qu'un frottement sec sur le sol, le bruit d'une ponceuse orbitale à l'arrêt. Sélène me saisit le poignet. Sa peau, un assemblage de greffes irrégulières, produit contre la mienne un bruissement de parchemin que l'on froisse. Elle ne parle pas ; elle expire des sifflements courts, une ponctuation de panique qui bat le rythme de notre fuite.

— Trop tard, murmure-t-elle.

Le mot n'est qu'un souffle, mais il déchire la ouate de la pièce. Dans l'aile ouest, une porte claque. Le rebond de l'onde sonore parcourt les couloirs, amplifié par les voûtes de calcaire, jusqu'à nous parvenir comme une détonation de petit calibre. Puis vient le rythme. Régulier. Cadencé. Le martèlement des talons d'Elias sur les dalles de pierre est une métronomie de l'inéluctable. Chaque choc est net, dénué de toute hésitation, une percussion qui s'imprime dans la structure même du bâtiment.

Je sens le flux de ma lymphe s'accélérer, une rumeur sourde dans mes tempes qui étouffe les bruits extérieurs. Sélène recule dans l'ombre, ses pas produisant un cliquetis métallique — les boucles de ses vêtements ou peut-être le craquement de ses articulations mal soudées. Elle se fond dans les replis du velours, disparaissant là où les ondes sonores vont mourir.

La poignée de la verrière tourne. Le pivot de laiton gémit, un son aigu, une plainte de métal sec qui manque de graisse, qui s'étire et se module sur une octave entière avant de se rompre.

Elias entre. Il ne respire pas fort. Il n'a pas besoin de l'effort physique pour dominer l'espace ; sa présence est une fréquence basse, un bourdonnement infrasonore qui fait vibrer les fioles de verre sur les étagères. Je perçois le tintement imperceptible des pipettes qui s'entrechoquent sous l'effet de sa marche. Il s'arrête à trois mètres. Le silence qui s'installe n'est pas une absence de bruit, mais une tension acoustique, comme la corde d'un violoncelle tendue jusqu'au point de rupture.

— Le mouvement est une erreur de composition, Isadora.

Sa voix est un baryton sans harmonique, une lame qui coupe l'air sans le faire vibrer. Elle n'a pas la chaleur du sang, elle a la froideur du marbre qu'on frappe.

— Tu tentes de sortir du cadre, poursuit-il. Mais le cadre est la seule chose qui t'empêche de te dissoudre.

Je n'ai pas besoin de le regarder pour savoir qu'il ajuste ses gants. J'entends le craquement caractéristique du latex ou du chevreau fin qui s'étire sur ses phalanges, un bruit de succion élastique.

— Sélène n'est qu'un repentir, dit-il plus fort, et sa voix porte jusqu'au fond de la pièce où l'ombre de l'ancienne muse semble se rétracter. Une erreur de jeunesse où la main a tremblé. Toi, tu es l'œuvre achevée. Le vernis n'est pas encore sec, et tu veux déjà t'exposer aux intempéries.

— Je ne suis pas une toile, Elias.

Ma propre voix me surprend. Elle est rêche, encombrée par une sécheresse qui

remonte de la trachée. Elle résonne contre les vitres de la verrière avec une clarté minérale.

— Tu es bien plus que cela, réplique-t-il. Tu es la convergence de la biologie et de l'immuable. Une statuaire de chair qui ne connaîtra jamais l'offense de l'affaissement.

Il fait un pas de plus. Le son de sa chaussure sur le schiste est maintenant un écrasement, le bruit d'une meule qui s'apprête à broyer le pigment. Je recule, et ma main rencontre le bord de l'établi. Mes doigts frôlent les instruments rangés par ordre de taille. Le froid de l'acier pénètre mes pulpes, mais c'est le bruit que je cherche. Je saisis une spatule de décapage en inox. Le frottement de l'outil contre le bois de l'établi produit un son de rasoir, une promesse de scission.

— Ne t'approche pas.

— Ou quoi ? Vas-tu rayer le glacis ? Vas-tu compromettre l'intégrité de ta propre surface ?

Elias rit, et c'est un son sec, une suite de saccades diaphragmatiques qui n'atteignent jamais ses yeux. C'est le bruit de la craie sur un tableau noir. Il tend la main, et je perçois le chuintement de sa manche contre son flanc. L'air dans l'atelier semble se saturer d'une électricité statique qui fait crépiter les petits poils sur mes avant-bras.

Je baisse les yeux sur mon bras gauche. Sous la lumière crue qui tombe de la verrière, la peau est une mosaïque de pigments stabilisés. Le bleu de Prusse que j'ai laissé infuser mes pores lors de la séance précédente dessine des réseaux de veines artificielles qui ne battent pas. C'est beau. C'est d'une perfection atroce. C'est une mort lente par l'esthétique.

Le premier coup de spatule ne fait pas de bruit de chair. Il produit un son de plastique que l'on raje. La lame d'acier s'enfonce sous la couche de vernis protecteur que

Thorne a appliqué la veille. Je sens la résistance de la matière synthétique, puis un \*clic\* sourd, celui d'une membrane qui cède.

— Isadora, arrête. Tu saccages le travail de six mois.

Sa voix a changé. Elle est devenue un sifflement de vapeur sous pression. Il s'élançe, mais je suis déjà dans le rythme.

Le deuxième coup est plus profond. Le son est maintenant plus organique, un déchirement humide, semblable au bruit d'un adhésif que l'on arrache d'un support poreux. Une sensation de brûlure froide envahit mon épaule, mais mon cerveau traite l'information comme une donnée acoustique : c'est le son de la libération. La lame gratte le derme, produisant un raclement rythmique, une percussion de boucherie fine.

— Regarde, Elias.

Je force la spatule sous l'épiderme pigmenté de mon flanc. Le bruit est celui d'un fruit que l'on pèle trop vite, un craquement de fibres et de fluides. Je ne ressens pas la douleur comme une souffrance, mais comme une vibration intense, un bourdonnement de basse fréquence qui réaligne mes atomes. Le sang ne coule pas immédiatement ; il perle d'abord dans un silence total, puis je l'entends — ou je crois l'entendre — tomber goutte à goutte sur le sol de pierre. \*Ploc. Ploc.\* Chaque goutte est une note de musique aléatoire dans la symphonie de ma destruction.

Elias s'arrête net. Le son de sa respiration est devenu un râle, une aspiration laborieuse à travers des narines pincées. Il voit son chef-d'œuvre se transformer en débris.

— Tu es folle, expire-t-il. Tu détruis la seule chose qui te rendait éternelle.

— Je préfère la putréfaction à ta permanence.

Je saisis le bord de la lèvre de peau que j'ai soulevée. Le contact est visqueux, une texture de gélatine saturée de chimie. Je tire. Le bruit est atroce et magnifique. C'est le son d'une toile de lin qui se déchire sur toute sa longueur, un long hurlement de fibres qui lâchent prise. Un lambeau d'or et d'ocre, chargé de pigments et de résines, se détache de ma poitrine.

Sous la couche arrachée, la chair est à vif, rose, pulsante. Elle est réelle. Elle est bruyante. Le flux de mon sang, libéré de sa cage de polymère, produit un murmure de source, un gargouillis de vie qui reprend ses droits. L'odeur qui s'élève alors n'est plus celle des solvants, mais celle, ferreuse et chaude, de la vie animale.

Elias recule, ses talons ne claquent plus, ils glissent sur le schiste avec un frottement de défaite. Il ressemble à un homme qui voit un temple s'effondrer. Le silence de l'atelier est désormais brisé par mon propre souffle, un halètement rauque, irrégulier, une mesure à sept temps qui défie toute harmonie classique.

Je continue. La spatule est devenue une extension de ma volonté. Chaque mouvement de mon bras produit un son de décapage chirurgical. Je ne suis plus une femme qui s'autoflagelle, je suis une restauratrice qui retire les repeints abusifs pour retrouver l'original.

*\*Scratch. Rip. Squelch.\**

La matière tombe autour de moi. Des morceaux de ma beauté artificielle jonchent le sol, ressemblant à des écailles de reptile préhistorique. Ils n'ont plus de valeur. Ils ne sont que des déchets solides.

Sélène sort de l'ombre. Elle ne s'approche pas d'Elias. Elle marche vers moi, et le son de ses pas est une caresse sur le sol. Elle ne dit rien, mais son souffle s'accorde au mien. Dans ce chaos acoustique, une nouvelle fréquence émerge, une résonance de

sororité faite de plaies ouvertes et de souffles courts.

Elias lève la main, peut-être pour frapper, peut-être pour implorer. Mais le bruit de son propre mouvement semble le dégoûter. Il n'est plus le maître du silence ; il est l'intrus dans une pièce qui crie sa propre existence.

Je donne un dernier coup de spatule au niveau de la clavicule. Un lambeau d'or tombe au sol, une feuille de métal précieux que j'avais portée comme une promesse de gloire. Il atterrit avec un tintement mat, presque imperceptible, immédiatement étouffé par le liquide qui l'imbibe. La surface dorée se ternit, tachée d'un rouge qui n'est pas un pigment, un rouge qui n'a pas besoin de liant pour tenir, un rouge qui coule, qui s'étale et qui chante la fin de la perfection.

Le silence qui revient n'est plus celui du velours. C'est un silence vibrant, peuplé par le battement de mon cœur que je peux enfin entendre, sans le filtre du vernis, une percussion sourde et victorieuse qui résonne dans toute la carcasse de Valdorme.

# Chapitre 13

## Le Vernissage de Sang

L'aube est grise comme le plomb qui sature mes veines. Une lumière de cendre s'insinue par la verrière, une clarté anémique qui ne réchauffe rien, mais souligne chaque faille, chaque boursoufflure de mon épiderme. Le froid de la nuit s'est cristallisé dans les angles de l'atelier, une morsure immobile qui s'accroche aux pieds des chevalets. À l'intérieur de moi, c'est l'inverse. Une inflammation silencieuse, une combustion lente qui fait battre mes tempes. Ma peau n'est plus une frontière ; elle est un champ de bataille thermique où le gel extérieur affronte la fièvre de mes tissus lacérés.

Je reste debout. Le schiste du sol ne me transmet plus sa neutralité habituelle. Il semble aspirer les dernières calories de mes talons, créant un choc ascendant qui remonte jusqu'à mes hanches. Les lambeaux d'or et de pigments que j'ai arrachés hier soir forment une croûte hétérogène sous mes pieds, un tapis de débris qui craque avec la sècheresse du givre. Je sens le poids de l'oxygène, lourd, chargé d'une humidité qui se dépose en buée sur les vitres, occultant le monde extérieur.

Elias entre. Le battant de la porte lourde ne claque pas ; il gémit, un son de métal grippé par la basse température. Ses pas ne résonnent pas sur le sol saturé d'huiles figées. Il s'arrête à trois mètres. Le silence qui nous sépare est une masse solide, un bloc de glace noire. Je vois ses narines se pincer sous l'effet de l'air matinal. Il ne me regarde pas comme une femme, ni même comme une blessée. Il me regarde comme un conservateur découvre un Titien lacéré par un vandale.

Ses mains sont nues. Elles tremblent imperceptiblement, non de peur, mais de cette vibration nerveuse qu'ont les moteurs avant de rompre. Il s'approche. L'odeur qu'il

dégage est celle d'un caveau qu'on viendrait d'ouvrir : un reste d'eau de Cologne à la lavande étouffé par une senteur de poussière de marbre et de froid rance.

— Tu as brisé la tension de surface, murmure-t-il.

Sa voix est une lame de rasoir qu'on passe sur une vitre. Il ne crie pas. La fureur chez lui est endothermique. Elle absorbe la chaleur ambiante, rendant l'air autour de lui irrespirable, raréfié. Il pose ses doigts sur mon épaule. Le contact est un choc thermique. Ses mains sont plus froides que l'air de la pièce. Elles ont la température de l'acier oublié dehors en plein hiver. Je ne tressaille pas. Mon corps, saturé par la chaleur de l'infection qui commence, accueille ce gel comme une agression nécessaire.

Il fait pivoter mon corps vers la lumière crue. Les rayons de l'aube, filtrés par les impuretés de la verrière, transforment mes plaies en topographies de soufre et de carmin. Le sang a séché en plaques brunes, mats comme de la terre d'ombre. Là où j'ai gratté trop profond, la lymphe a perlé, formant des perles jaunâtres qui évoquent une résine de pin mal solidifiée.

— Le vernis est irrécupérable, dit-il, les dents serrées. Les couches inférieures sont exposées. L'oxydation a déjà commencé.

Il se détourne brusquement pour fouiller dans ses mallettes de restauration. Le cliquetis des flacons en verre contre les spatules métalliques est le seul rythme de cette scène. Il revient avec un bol en céramique où s'entrechoquent des glaçons et un liquide incolore, une solution d'isopropanol à haute concentration.

— Reste immobile. Si la température de la chair monte trop, les pigments restants vont migrer. Je dois stabiliser le support.

Il imbibe un tampon de coton hydrophile. Quand il le presse contre ma clavicule, la

sensation n'est pas de la douleur, c'est une déflagration de glace. L'alcool s'évapore instantanément, emportant avec lui toute chaleur résiduelle. Ma peau se rétracte, les pores se ferment dans un spasme défensif. C'est un décapage à vif. Il frotte avec une précision maniaque, éliminant les scories de sang séché pour mettre à nu la "couche picturale" — ma chair vive, rose et palpitante.

Il allume les lampes infrarouges de l'atelier. Un bourdonnement électrique emplît l'espace. La lumière est d'un rouge agressif, une chaleur artificielle, sèche, qui me frappe le visage comme un souffle de désert. Devant moi, le froid des compresses d'alcool ; derrière moi, le rayonnement brûlant des lampes. Je suis prise en étau entre deux extrêmes, mon corps cherchant désespérément un point d'équilibre thermique qu'il ne trouvera plus jamais.

Elias manipule maintenant un tube d'adhésif chirurgical mélangé à de la poudre de bismuth. Il veut colmater les brèches, recréer une surface lisse avant que Marcus et l'acheteur n'arrivent. Ses gestes sont rapides, saccadés, dépourvus de l'élégance habituelle. Il ressemble à un artisan acculé par une échéance impossible, tentant de masquer un défaut structurel avec du mastic bon marché.

— Pourquoi risquer l'entropie ? me demande-t-il sans me regarder, tout en étalant la pâte froide sur mes cicatrices. Tu étais fixée. Tu étais éternelle.

— L'éternité est une température de zéro absolu, Elias. Rien ne bouge dans le froid.

Il appuie plus fort. La spatule de métal s'enfonce dans la chair tendre de mon cou. Je sens le contact du bord tranchant, la froideur du métal contre la chaleur pulsante de ma carotide. Il suffit d'une pression supplémentaire. Un millimètre. Mais il ne cherche pas à détruire, il cherche désespérément à conserver. C'est sa plus grande faiblesse. Il est l'esclave de la forme.

Il sort une fiole d'huile essentielle de girofle, un anesthésiant naturel qu'il utilise pour

calmer les spasmes musculaires qui pourraient nuire à son travail. L'odeur est suffocante, une chaleur olfactive qui m'agresse les sinus, un parfum d'épice brûlée qui s'infiltré dans ma gorge. Il en dépose une goutte sur chaque plaie ouverte. La brûlure chimique est instantanée, un feu liquide qui court sous ma peau, contrastant avec la fraîcheur de l'air qui circule maintenant dans l'atelier par une fenêtre qu'il a ouverte pour chasser les vapeurs de solvants.

L'air extérieur s'engouffre, chargé de l'odeur de la neige fondue et de la terre mouillée des Alpes. C'est une bouffée de réalité minérale qui entre dans ce laboratoire de l'artifice. Le contraste thermique me fait frissonner. Mes muscles se tendent, des ondes de choc parcourant mes bras.

— Ne bouge pas ! rugit-il. Tu vas craqueler le scellant !

Il saisit un séchoir thermique, un appareil qu'il utilise d'ordinaire pour accélérer la polymérisation des résines. Il le braque à quelques centimètres de ma hanche. L'air pulsé est brûlant, presque insupportable. Je sens l'humidité de ma propre peau s'évaporer, laissant une sensation de parchemin trop tendu. La pâte de bismuth durcit, emprisonnant mes muscles dans un carcan rigide.

Il recule de deux pas. Ses yeux parcourent mon corps comme on examine une facture de vente. Il voit les raccords, les zones de transition où la couleur de ma peau ne correspond pas tout à fait au mélange qu'il a appliqué. Les lampes UV, qu'il active maintenant, révèlent l'invisible : les traces de ses propres mains sur ma peau apparaissent en taches fluorescentes, une cartographie de son obsession.

— C'est un désastre de lumière, crache-t-il. Les spectres ne s'alignent plus.

Il s'approche de nouveau, ses mains tremblantes tenant maintenant un flacon de gomme-laque purifiée. C'est une substance organique, une sécrétion d'insecte, chaude et visqueuse, qu'il a fait chauffer au bain-marie. Il commence à l'appliquer au pinceau

de martre sur mes bras. La texture est huileuse, une chaleur poisseuse qui enrobe mes membres, me privant de la sensation de l'air. C'est une seconde peau, une armure de vernis qui brille sous les projecteurs.

L'atelier devient une étuve. La combinaison des lampes infrarouges, du chauffage poussé au maximum et de la vapeur d'eau qu'il a libérée pour éviter que les pigments ne poudrent crée une atmosphère de serre tropicale. Je transpire sous ma couche de vernis. La sueur, incapable de s'évaporer, s'accumule entre mon derme et la résine de gomme-laque. C'est une sensation d'oppression thermique totale. Je suis une cocotte-minute humaine, bouillant de l'intérieur tandis que ma surface reste lisse, brillante, artificielle.

On entend le bruit d'un moteur dans la cour. Des pneus qui écrasent le gravier gelé. Marcus est là. Elias se fige. Il regarde ses mains couvertes de taches sombres, puis il me regarde. Il voit l'imperfection que j'ai cultivée, les craquelures que ses onguents n'ont pu que souligner. Ma peau rejette ses apports. La chaleur de mon sang pousse contre la résine, créant des micro-bulles sous la surface, des défauts de matière qu'aucun restaurateur ne peut corriger.

Il se jette sur moi une dernière fois, non pour m'embrasser, mais pour tenter de lisser une dernière irrégularité avec son pouce. Sa peau est moite, une moiteur fiévreuse qui colle à la mienne. Nos chaleurs se mélangent dans une étreinte de désespoir technique.

— Tu étais mon chef-d'œuvre, souffle-t-il, l'haleine chargée de l'acidité du café froid et de la bile. Tu étais la preuve que le temps n'a pas de prise sur ce que je décide de sauver.

Il s'écarte, le visage décomposé. La lumière du matin, maintenant plus haute, plus blanche, frappe mon corps de plein fouet. On voit tout. Les zones où le vernis a "frisé", les endroits où le bismuth a pris une teinte grisâtre, les cicatrices qui refusent

de se laisser camoufler. Je ne suis plus une image stable. Je suis un organisme en pleine mutation, une œuvre qui se détruit et se recrée à chaque battement de pouls.

La porte de l'atelier s'ouvre sur Marcus, emmitouflé dans un manteau de laine épaisse dont l'odeur de naphthaline et de tabac froid sature l'air en un instant. Il s'arrête, son regard balayant la scène avec une froideur de commissaire-priseur. Il voit Elias, hagard, entouré de ses instruments de torture esthétique. Il me voit, moi, ruisselante sous mon vernis, zébrée de pansements chimiques et de pigments discordants.

— Thorne, qu'est-ce que c'est que ce bordel ? demande Marcus. L'acheteur attend dans la voiture. Il ne paie pas pour une étude de pathologie.

Elias ne répond pas. Il fixe ma clavicule, là où une goutte de sueur vient de percer la couche de gomme-laque, traçant un sillon de sel et de vie à travers son masque de perfection. C'est une brèche irréversible. L'humidité interne a vaincu l'étanchéité de l'artifice.

Il s'approche de moi, si près que je sens la chaleur de son souffle sur ma tempe, un air humide et fétide. Il lève une main, non plus pour restaurer, mais pour condamner. Son index trace une ligne imaginaire le long de ma mâchoire, là où le schiste froid du matin semble encore imprégné dans l'os.

— Regarde-toi, dit-il, et sa voix se brise, laissant passer un sifflement de vapeur. Tu as laissé l'air entrer. Tu as laissé la chaleur de la décomposition t'envahir. Tu as choisi la ruine plutôt que l'icône.

Il recule vers l'ombre des fonds de l'atelier, là où les toiles inachevées pourrissent dans l'humidité des Alpes. Il lâche sa spatule. Le son du métal sur le schiste est le point final de son règne. C'est un bruit mat, sans écho, étouffé par la poussière de plomb qui recouvre le sol.

— Tu es gâchée ! hurle-t-il enfin, un cri qui déchire le calme thermique de la pièce, un cri qui porte en lui toute la frustration de l'homme qui a tenté de dompter la biologie avec de la chimie.

Je redresse la tête. La sensation de la gomme-laque qui tire sur ma peau, la chaleur des lampes qui me brûle le dos, la morsure du froid qui remonte de mes pieds, tout cela converge vers un point de clarté absolue. Je me sens vibrer. Je sens mes failles, mes manques, mes "craquelures" comme autant de preuves de ma souveraineté.

Sa condamnation tombe sur moi comme une onction de liberté. C'est le plus beau compliment qu'elle ait reçu. Sous le vernis qui pèle et les pigments qui migrent, je sens enfin la chaleur de mon propre sang, une fournaise indomptable que nul ne pourra plus jamais encadrer.

# Chapitre 14

## L'Insurrection de la Matière

Le premier jet d'essence minérale frappe le quartz incandescent de la lampe infrarouge dans un sifflement de chair suppliciée. Un soleil noir explose. Ce n'est pas une lumière, c'est une onde de choc thermique qui vient frapper mon visage, une gifle sèche qui craquelle instantanément la dernière couche de gomme-laque sur mes pommettes. Le liquide hautement inflammable, saturé de distillats de pétrole, ruisselle contre la paroi de verre surchauffée avant de s'embraser en une corolle d'ombre et de soufre. La détonation initiale est sourde, une vibration qui remonte par mes talons, traverse la structure osseuse de mes jambes et s'installe dans mon bassin. Je sens le métal du bidon de cinq litres contre mes paumes, une paroi froide, lisse, aux arêtes coupantes qui scient la base de mes phalanges. Le poids est rassurant. C'est la masse de l'effacement.

Elias est une statue de sel à trois mètres de moi. Son visage, d'ordinaire si lisse, se décompose en un réseau de ridules d'effroi que même son meilleur apprêt ne saurait combler. Marcus, près de la porte, plaque une main sur sa bouche, mais je ne l'écoute pas. Mon univers se résume à la friction de mes doigts sur la poignée de fer. Je bascule le récipient. Le solvant s'écoule avec une viscosité de mélasse transparente, s'étalant sur le sol de schiste en une nappe huileuse qui dévore les reflets des néons. Dès qu'il entre en contact avec la première traînée de feu, la pièce change de consistance. L'air devient solide. Une masse de gaz dilatés presse contre mes tympanes.

Le feu ne ressemble pas aux descriptions des livres. C'est une texture. C'est la sensation d'une laine d'acier que l'on froterait contre l'intérieur des poumons. Je recule d'un pas, mes pieds glissant sur les résidus de pigments broyés qui

s'agglomèrent en une boue abrasive. Sous mes semelles, je sens les grains de lapis-lazuli et de cinabre qui crissent, une résistance minérale qui refuse de céder. Je jette le bidon vide. Le son du métal rebondissant sur la pierre est un éclat de rire industriel.

— Arrête, Isadora ! La voix d'Elias m'atteint comme un courant d'air froid dans une serre.

Il fait un pas vers moi. Sa main s'avance, les doigts fins, habitués à la caresse des poils de martre, tremblants. Je vois la peur du conservateur : ce n'est pas pour moi qu'il tremble, c'est pour le désordre. Pour l'entropie qui s'invite dans son sanctuaire de vide. Je ramasse une spatule à mélanger sur l'établi. Le manche en bois de rose est imprégné de graisses anciennes, une sensation poisseuse qui adhère à ma peau comme une seconde membrane. Je la plonge dans un pot de bitume de Judée, cette pâte sombre et collante qui sert à simuler la patine des siècles. D'un geste ample, je repeins l'air. La projection atteint une série de cadres dorés entreposés contre le mur. Le liquide visqueux nappe les moulures de plâtre, s'infiltrant dans les creux des rinceaux, étouffant l'or sous une couche de nuit organique.

Le brasier lèche maintenant les bas des rideaux de velours lourd. La fibre brûle lentement, une combustion dense qui dégage une chaleur de four à céramique. Je sens l'humidité de ma propre sueur s'évaporer de mes pores, me laissant une peau parcheminée, tirée jusqu'à la limite de la rupture. C'est une sensation de nudité absolue. Non pas la nudité du modèle, mais celle de la structure interne, celle du support sans l'apprêt.

Je me tourne vers l'étagère des solvants interdits. Des flacons de verre ambré s'y serrent les uns contre les autres. Ma main se referme sur le col de l'un d'eux. Le verre est tiède, presque fiévreux. Je le brise contre le bord de la table. L'éclat est net. Une pointe de verre vient entamer la pulpe de mon pouce. Je ne sens pas de douleur, seulement une pulsation rythmique, le battement de mon sang qui pousse contre la

coupure, une pression hydraulique qui cherche la sortie. Le liquide se répand sur le bois : de l'éther de pétrole. L'évaporation est si rapide qu'elle crée un froid glacial sur mes doigts, une morsure cryogénique qui contraste violemment avec le souffle du foyer central.

Elias hurle quelque chose, mais le rugissement des flammes dévore ses mots. Le feu a atteint les stocks de lin brut. La toile craque. Ce n'est pas le craquement d'une branche, c'est le bruit d'une étoffe que l'on déchire lentement, millimètre par millimètre, une résistance fibreuse qui finit par lâcher. L'air de l'atelier est saturé de particules en suspension : poussière de marbre, flocons de vernis calciné, cendres de pinceaux. Cela gratte mes yeux, s'insinue sous mes paupières comme du sable fin. Je cligne des yeux et je vois le monde à travers un filtre de sépia et d'étincelles.

Je marche vers lui. Mes pieds nus rencontrent une flaque de térébenthine tiède. La sensation est étrangement douce, une lubrification chimique qui me permet de glisser sur le schiste avec une grâce de spectre. Elias recule, heurtant un chevalet. La toile qui s'y trouvait, un portrait de femme dont les yeux n'étaient encore que des orbites vides, bascule vers l'avant. Je la rattrape. Le grain de la toile est rugueux, écorchant mes paumes. Je sens la tension du tissu sur le châssis en chêne, une force de ressort prête à se libérer. D'un mouvement sec, je presse mon visage contre l'œuvre fraîche.

Le contact est une agression sensorielle. L'huile grasse, le froid des pigments métalliques, l'humidité des glacis pas encore secs se transfèrent sur ma peau. Je me décolle. Je suis maintenant l'œuvre. Je porte sur mes joues le blanc de titane et l'ocre jaune. Je suis un palimpseste de chair et de chimie.

— Tu voulais la perfection, Elias ? Regarde la transformation.

Je saisis une lampe de travail, un long tube de métal dont la base est lestée de fonte. C'est lourd. Mes muscles se tendent, les tendons de mes avant-bras saillants sous la peau translucide. Je balance l'objet de toutes mes forces contre la grande verrière qui

nous surplombe. L'impact est un choc pur, une transmission de force qui remonte jusqu'à mon épaule, faisant grincer mes articulations. Le verre armé résiste d'abord, se marquant d'une étoile blanche, un réseau de fissures capillaires qui ressemblent à mes propres cicatrices.

Je frappe à nouveau.

Le son est un coup de tonnerre dans un bocal. Un premier fragment de verre tombe, une lame transparente qui vient se planter dans le sol de schiste avec un tintement cristallin. Le trou d'air aspire les fumées. L'appel d'air est une main géante qui s'engouffre dans la pièce, attisant les flammes qui passent du rouge sombre à un blanc aveuglant. La pression atmosphérique change brusquement, mes oreilles claquent.

Je sens le froid des Alpes s'insinuer par la brèche, une colonne d'air givré qui vient heurter la fournaise de l'atelier. Le choc thermique est insoutenable. Des craquements retentissent partout : les boiseries d'ébène, saturées de cire, se fendent sous la contrainte, libérant des odeurs de forêt pétrifiée. Les vernis anciens sur les murs se boursouflent, créant des bulles de gaz qui éclatent avec de petits bruits de succion dégoûtants.

Elias tente de saisir mon bras. Sa main est moite, une poigne de cuir mouillé qui glisse sur mon avant-bras enduit d'huile. Je me dégage avec une facilité déconcertante, la viscosité des pigments jouant en ma faveur. Je ne suis plus saisissable. Je suis un fluide. Je suis une réaction exothermique.

— Tout ce que tu as conservé est mort, Elias !

Je ramasse une poignée de pigments purs dans un bac renversé : de l'oxyde de fer rouge, une poudre fine comme de la farine, mais lourde comme du plomb. Je la lance vers lui. Le nuage rouge l'enveloppe, s'insinuant dans les fibres de sa chemise de soie,

se déposant sur ses cils, transformant l'homme de marbre en un démon de poussière. Il tousse, une quinte de toux sèche qui semble lui arracher la gorge. La rugosité du pigment dans l'air rend chaque inspiration abrasive.

Le feu dévore maintenant le bureau de Marcus. Les liasses de certificats d'authenticité s'envolent, transformées en papillons de cendre noire qui flottent dans les courants de convection. Je tends la main et j'en attrape un. Il s'effondre instantanément entre mes doigts, ne laissant qu'une trace de carbone grisâtre sur ma peau. C'est la texture du néant. C'est la légèreté de la fin de l'histoire.

L'atelier devient un espace sans profondeur, une juxtaposition de textures en conflit. La chaleur est telle que le schiste au sol commence à suinter une humidité noire, une transpiration minérale qui rend chaque pas précaire. Je sens les vibrations de la structure du manoir, les poutres qui travaillent, le métal qui se dilate avec des gémissements de bête blessée.

Je me tiens sous la verrière brisée. Les éclats de verre tombent autour de moi comme une pluie de diamants sales. L'un d'eux frôle mon épaule, ouvrant une ligne nette, une incision chirurgicale. Je sens la chaleur du sang qui s'écoule, une viscosité familière, beaucoup plus fluide que l'huile de lin, plus vivante que tous les siccatifs du monde. Je porte mes doigts à la plaie. La texture est pulsatile, organique. C'est ma propre matière première.

Le plafond de verre finit par céder totalement. L'explosion de la structure est un bouquet final de transparence et d'acier. Des tonnes d'air gelé s'abattent sur nous, créant un tourbillon de vapeurs et de fumées. La verrière n'est plus qu'une dentelle de fer tordu pointant vers un ciel d'encre.

Les vapeurs de vingt-sept jours de claustration — ce cocktail de térébenthine, de résines, de sueur et de peur — sont expulsées d'un coup dans l'atmosphère nocturne. C'est une expiration massive, un soulagement physique qui vide mes poumons de leur

air vicié. Je sens la morsure du gel alpin sur mes zones brûlées, un contraste si violent qu'il en devient anesthésiant.

Elias est à genoux, les mains enfouies dans la cendre rouge, contemplant le désastre de ses propres mains qui ne peuvent plus rien restaurer. Marcus a disparu, fuyant vers l'aile ouest, vers les ombres. Je reste seule au centre du foyer qui s'éteint, le corps marbré de pigments, de sang et de verre. Ma peau ne tire plus. Les couches de vernis sont tombées. Sous le décapage sauvage de l'incendie, je sens enfin le grain brut de mon existence, cette texture imparfaite, rugueuse, mais souveraine.

Le silence qui s'installe n'est pas vide. Il est rempli du crépitement des braises et du souffle du vent dans les montagnes. Je lève les mains vers le ciel béant. Mes doigts, noirs de bitume et rouges de vie, ne cherchent plus à peindre. Ils ne cherchent plus à effacer. Ils se contentent de sentir le passage de l'air, cette friction invisible qui est la seule véritable preuve que je ne suis plus un objet.

Je marche vers la sortie, mes pieds broyant les restes calcinés de ce qui fut ma prison de luxe. Chaque pas est une sensation nouvelle : le froid piquant d'un éclat de glace, la douceur d'une cendre encore tiède, la rugosité de la pierre mise à nu. Je ne me retourne pas. Derrière moi, le Manoir de Valdorme n'est plus qu'une carcasse de pierre exhalant ses derniers soupirs chimiques. Je sors dans la nuit, ma peau neuve vibrant au contact du monde réel, une toile enfin libre, prête à recevoir toutes les souillures du temps.

# Chapitre 15

## Cicatrices de Lumière

Le blanc n'est pas une absence. Dans cette première heure du jour, il se décline en une nappe d'un ivoire laiteux qui s'épaissit à mesure que le dénivelé s'accroît, recouvrant les scories du Manoir de Valdorme d'un apprêt impitoyable. Mes pieds, dont les extrémités virent au violet de cobalt sous l'effet de la vasoconstriction, s'enfoncent dans cette matière pulvérulente qui n'a pas encore connu la souillure du carbone. Chaque pas imprime une dépression dont les parois renvoient une lueur d'un bleu céruléum presque électrique, une réfraction de la lumière résiduelle dans les cristaux de glace. La neige ne dissimule rien ; elle souligne la topographie accidentée de ma marche. Mes orteils se recroquevillent, cherchant une prise sur le socle rocheux qui affleure, une stéatite grise et huileuse qui glisse sous le derme.

Le ciel se déchire par pans entiers. Ce n'est pas un lever de soleil, c'est une dénudation. Des flèches de lumière d'un jaune d'orpiment transpercent le brouillard, frappant les restes calcinés de la verrière qui s'élève derrière moi comme une cage thoracique dont on aurait arraché les organes. L'acier tordu a pris une teinte de terre d'ombre brûlée, mate et poreuse, contrastant avec l'éclat de la glace qui se reforme sur les débris de verre. Je m'arrête un instant, le souffle court, observant la vapeur qui s'échappe de mes lèvres : un nuage de blanc de titane qui se dissipe dans l'air raréfié. Mes poumons brûlent, une sensation de raclage interne, comme si on passait un grattoir en acier sur les parois de mes bronches. C'est la première fois que l'oxygène n'a pas le goût de la résine de mastic ou du benzène. Il est sec, neutre, terrifiant de pureté.

Je baisse les yeux sur mes mains. Le froid a figé les pigments incrustés sous mes ongles et dans les ridules de mes articulations. Le bleu de smalt, que je ne pourrai

jamais totalement exciser de ma peau, dessine un réseau de veines artificielles qui s'entrelacent avec mon système vasculaire réel. À certains endroits, là où les solvants ont été les plus agressifs les nuits précédentes, mon épiderme présente l'aspect d'un parchemin trop tendu, prêt à se fendiller au moindre mouvement. C'est le \*pentimento\* de ma propre chair : les couches de ce que j'étais – la muse, l'objet, la toile – affleurent sous ce que je deviens. Je vois la trace d'un ancien glacié de garance sur mon poignet gauche, une tache diffuse qui évoque une ecchymose ancienne, mais qui n'est que la mémoire d'un geste d'Elias, une tentative d'imprimer une vitalité factice là où il ne trouvait que du vide.

Elias. Si je me retournais, je pourrais sans doute distinguer sa silhouette au milieu des ruines, un point sombre et immobile, une tache de bitume sur le paysage immaculé. Il est resté là-bas, parmi ses cadres vides et ses fioles éclatées, incapable de concevoir un monde qui ne soit pas déjà une représentation. Pour lui, la neige n'est qu'un fond de scène qu'il faudrait retoucher pour en exalter le contraste. Pour moi, elle est une substance abrasive qui ponce mes cicatrices. Je vois mes mollets, marbrés par le froid, adopter des nuances de vert de vessie et de jaune de Naples, une polychromie involontaire qui répond aux teintes du lichen accroché aux rochers environnants. Je ne suis plus une œuvre d'art protégée par un vernis anti-UV ; je suis une surface biologique réactive, sensible à l'oxydation, soumise à la dégradation chromatique de l'environnement.

Un rapace décrit un cercle dans le haut de la vallée, une ponctuation noire, un signe de ponctuation dans ce chapitre de vide. Ses ailes captent un rayon de lumière, révélant des reflets de bronze antique. Je regarde l'oiseau et je ressens la tension de mes propres tendons, ces cordes de piano qui vibrent sous la peau fine de mon cou. Ma mâchoire n'est plus verrouillée par la volonté de fer de l'atelier. Elle pend, légèrement, laissant l'air glacé engourdir ma langue qui garde encore un arrière-goût de cuivre et de bile.

Le terrain devient plus abrupt. Je dois utiliser mes mains pour escalader un ressaut de

granit. Le contact du minéral est un choc. Ce n'est pas le froid poli du marbre des galeries, c'est une texture de papier de verre à gros grain qui entame la pulpe de mes doigts. Du sang perle, d'un rouge alizarine intense, une couleur si vive qu'elle semble artificielle dans ce monde de grisaille et de blanc. Je regarde cette goutte s'écraser sur le granit et s'y figer instantanément, une petite perle de rubis qui s'incruste dans la pierre. C'est ma première signature. Un pigment que personne n'a broyé dans un mortier, une huile qui n'a pas besoin de siccatif pour exister. Elle est moi, dans sa forme la plus brute, la plus périssable.

Plus haut, la forêt de mélèzes commence. Les troncs sont des colonnes de sépia dont l'écorce se détache en écailles, révélant une chair de bois tendre d'un ocre jaune pâle. Les branches sont chargées de givre, formant des structures cristallines qui décomposent la lumière en spectres prismatiques. Chaque aiguille de pin est un scalpel de glace. Je m'enfonce sous la canopée, où l'ombre est d'un violet de manganèse profond. L'air y est différent, plus dense, chargé de l'odeur de la sève dormante et de l'humus gelé, une senteur de terre battue et de décomposition lente qui me ramène à ma propre condition de matière organique. Je ne suis pas éternelle. Je suis faite de carbone et d'eau, et cette réalisation est une illumination plus puissante que toutes les lampes de l'atelier.

Sélène est quelque part derrière, peut-être déjà morte de froid dans son aile ouest, ou peut-être en train d'observer la fumée du manoir se fondre dans les nuages. Sa peau, ce patchwork de greffes, doit être en train de se contracter sous le gel, chaque couture tirant sur les tissus atrophiés. Je sens pour elle une pitié chromatique. Elle est restée une mosaïque, une collection de fragments que l'on a tenté de souder ensemble par la force du désir d'un autre. Moi, je marche vers ma propre dissolution, ou vers ma propre reconstruction, mais le lien est rompu. Le cordon ombilical de vernis et de térébenthine est tranché.

Le vent se lève, soulevant une fine poussière de neige qui danse dans les rayons de lumière comme des paillettes d'argent. Ce moirage visuel occulte par instants la vallée

en contrebas. Valdorme disparaît. Le manoir n'est plus qu'une idée abstraite, un concept architectural qui s'efface sous la réalité physique de la montagne. Je ne sens plus la douleur de mes brûlures ; le froid a agi comme un fixateur puissant, figeant les récepteurs nerveux, ne laissant que cette sensation de légèreté absolue, comme si mon corps perdait de sa densité pour devenir aussi léger qu'une feuille d'or flottant dans un bocal de gesso.

Mes pas me mènent vers une crête d'où l'on aperçoit, au loin, la lueur d'une route, un ruban de bitume anthracite qui serpente entre les sommets. C'est là que se trouve le monde de Marcus, le monde du profit et de l'échange, mais c'est aussi là que se trouve l'anonymat. Là-bas, je ne serai plus "le chef-d'œuvre de Thorne". Je serai une femme avec des cicatrices bizarres sur les avant-bras, une femme dont la peau porte les traces d'un passage prolongé dans un enfer esthétique. Les gens verront mes craquelures et ils détourneront les yeux, ou ils s'interrogeront sur leur origine. Ils n'y verront pas la "beauté sublime" qu'Elias tentait d'extraire de moi par le scalpel. Ils y verront des défauts. Et c'est dans ce rejet que réside ma souveraineté.

Je m'assois sur une pierre plate, dont la surface est recouverte d'un tapis de mousses rousses et sèches. Mes mains tremblent. Ce tremblement n'est pas seulement dû à l'hypothermie ; c'est le mouvement d'un mécanisme qui redémarre après une longue stase. Je regarde mes articulations bouger, les tendons glisser sous la gaine de peau translucide. C'est une cinématique parfaite, une ingénierie biologique qui se passe de commentaires. Chaque ride qui se forme au coin de mes doigts, chaque pli de mon épiderme est une preuve de vie. Elias voulait lisser tout cela, transformer mon corps en une surface sans aspérité, une icône de porcelaine. Il voulait stopper le temps. Mais le temps est là, il travaille déjà sur moi, il oxyde mes pigments, il ternit mon éclat, il me fait vieillir à chaque seconde. Et c'est magnifique.

La lumière atteint maintenant son zénith hivernal, une clarté crue qui ne pardonne aucune imperfection. Elle révèle les pores de ma peau, les petits vaisseaux éclatés sur mes pommettes, la rugosité de mon front. Je suis une toile saturée, chargée de trop

d'histoire, de trop de couches. Mais je suis aussi le support original. Sous le bleu de smalt, sous le vert de vessie, sous les traces de brûlure, il y a la couche picturale de base, celle qui n'a jamais été touchée par les pinceaux d'Elias. Ma vérité est dans ces interstices, dans ces zones d'ombre où ses lampes n'ont jamais pu pénétrer.

Je me relève. Mes jambes sont lourdes, comme coulées dans du plomb, mais ma volonté possède la ductilité de l'argent. Je commence la descente vers la route. Chaque mètre me sépare davantage de l'emprise de Valdorme. Je sens la friction de mes vêtements contre mes zones sensibles, une irritation qui me rappelle que je possède encore des limites physiques, une frontière entre moi et le reste de l'univers. Je n'ai plus peur de la dégradation. Je l'appelle de mes vœux. Que mes cicatrices s'accroissent, que ma peau se tanne, que le soleil de haute altitude finisse de brûler les derniers vestiges de la perfection artificielle qu'on m'a imposée.

En bas, un véhicule passe, laissant une traînée de fumée grise qui se dissipe lentement. C'est un signe de vie ordinaire, dénué de toute intention artistique. Je marche vers cette normalité avec une faim de prédateur. Je veux l'imparfait, le brut, le non-restauré. Je veux vivre dans un monde où les choses se cassent et restent cassées, où les couleurs passent avec le temps, où rien n'est préservé dans le formol de l'idéalisme.

Mes pieds touchent enfin le bitume de la route. La sensation est radicalement différente de la neige ou du granit. C'est une surface plane, dure, artificielle mais honnête dans sa fonction de transition. Je me tiens debout sur cette ligne noire, une silhouette solitaire dans l'immensité blanche des Alpes. Je n'ai plus rien, aucune fiole de pigment, aucun solvant, aucun outil de précision. Je n'ai que ce corps, marqué, souillé, mais vibrant d'une intensité nouvelle. Les craquelures sur ma peau ne sont pas des signes de faiblesse ; elles sont les lignes de force d'un être qui a survécu à sa propre transformation en objet.

Le vent siffle à mes oreilles, une mélodie arythmique qui ne cherche pas à être

harmonieuse. Je ferme les yeux un instant, laissant le froid mordre mon visage une dernière fois avant de chercher un abri. Je ne suis pas une œuvre achevée. Je ne serai jamais achevée. Je suis Isadora : un processus permanent, une matière en mouvement, une suite de décisions organiques qui échappent à tout contrôle extérieur. Je suis inachevée, imparfaite, et enfin, absolument vivante.

**FIN**

*Merci d'avoir lu "Génération Autonome"*

Une œuvre écrite par Eros

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)